

Le Samedi

VOL. VII.—NO 20

MONTREAL, 19 OCTOBRE 1895

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

FEUILLES D'AUTOMNE



OU DONC EST-IL ?

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 19 OCTOBRE 1895

LES PRIMES DU "SAMEDI"

Le SAMEDI a clôturé, le 28 septembre, le deuxième concours ouvert aux jeunes littérateurs, ainsi qu'aux solutions de problèmes d'Échecs et de Jeux d'esprit.

Ci dessous ; nous donnons la nomenclature des primes offertes, ainsi que les noms des vainqueurs de ces joutes pacifiques.

Les titulaires des primes voudront bien les retirer le plus tôt possible aux bureaux du SAMEDI ou indiquer la voie par laquelle elles devront leur être adressées.

Toutes nos félicitations aux vainqueurs, quoique ce deuxième concours, en ce qui concerne les Jeux d'Esprit et Problèmes d'Échec, ait été moins brillant que le premier, surtout pour le nombre de solutions justes. Était-ce un effet des vacances ?

Primes offertes aux jeunes littérateurs

1^o PROSE

PREMIÈRE PRIME: Quatre volumes à choisir dans le catalogue No 1 ; ou 6 volumes dans celui No 2, ou un bracelet en argent solide.

DEUXIÈME PRIME: Trois volumes à choisir dans la catalogue No 1 ; ou 4 volumes dans celui No 2 ; ou un abonnement d'un an au SAMEDI.

2^o VERSIFICATION

PREMIÈRE PRIME: Quatre volumes à choisir dans la catalogue No 1 ; ou 6 volumes dans celui No 2 ; ou un bracelet en argent solide.

DEUXIÈME PRIME: Trois volumes à choisir dans le catalogue No 1 ; ou 4 volumes dans celui No 2 ; ou un abonnement d'un an au SAMEDI.

Primes offertes aux solutions justes d'échecs

PREMIÈRE PRIME: Une montre en argent ; ou un échiquier en marqueterie et jeu de pièces dans une boîte.

DEUXIÈME PRIME: Une montre française, boîtier nickelé, à remontoir et secondes, 6 rubis ; ou échiquier ordinaire et jeu de pièces.

TROISIÈME PRIME: Une épingle dorée, pour homme ou dame ; ou 1 abonnement de 6 mois au SAMEDI ; ou 2 volumes à choisir dans le catalogue No 2 ; ou 4 volumes à choisir dans le catalogue No 3.

Primes offertes aux jeux d'esprit

1^o Pour envoi des meilleurs problèmes :

PREMIÈRE PRIME: Un bracelet en argent ou une montre française, do.

EFFET D'OPTIQUE



Extraordinaire... ah... ah... comment Marie a-t-elle l'imprudence de laisser brûler tant de chandelles que ça... elle qui est si écono... me d'habitude...

DEUXIÈME PRIME: Un bracelet doré, do. ou 1 abonnement de 6 mois au SAMEDI.

2^o Pour le plus grand nombre de solutions trouvées justes :

PREMIÈRE PRIME: Un bracelet argent solide ; ou 4 volumes à choisir dans le catalogue No 1 ; ou 6 volumes dans celui No 2.

DEUXIÈME PRIME: Un bracelet doré ; ou 1 abonnement de 1 an au SAMEDI, ou 6 volumes à choisir dans le catalogue No 3.

TROISIÈME PRIME: Une épingle dorée, pour homme ou dame ; ou 2 volumes à choisir dans le catalogue No 2 ; ou 1 abonnement de 6 mois au SAMEDI.

QUATRIÈME PRIME: 3 volumes à choisir dans le catalogue No 3.

RÉSULTATS DU CONCOURS

LITTÉRATURE

1^o PROSE

PREMIÈRE PRIME: MM. Paul Phyr et A. D. L. (égalité).

DEUXIÈME PRIME: M Z Paquin et Louigny (égalité).

2^o VERSIFICATION

PREMIÈRE PRIME: MM. Jean Ga-Hu et Léon Manc (égalité).

DEUXIÈME PRIME: MM. Louvigay et Delagny (égalité).

ECHECS (Solutions)

PREMIÈRE PRIME: M. F. Weber.

DEUXIÈME PRIME: MM. Asselin et Gill (égalité).

TROISIÈME PRIME: M. Sphinx d'Ottawa.

ENVOI DE PROBLÈMES POUR JEUX D'ESPRIT

DEUXIÈME PRIME. (Pas de première prime): Mlle Maud.

JEUX D'ESPRIT (Solutions)

PREMIÈRE PRIME: Mlle Armandine (54 solutions).

DEUXIÈME PRIME: M Sphinx d'Ottawa (46 solutions).

TROISIÈME PRIME: MM. Mikado et Primevère (39 solutions) (égalité).

QUATRIÈME PRIME: Mme Marguerite des Prés (28 solutions).

CITATION

Ceux des concurrents ayant eu le plus grand nombre de solutions justes sont les suivants: Marie Blanche (24). Rosa; G. M. A. M. G. (24). E. Barcelo (22). Dr Cortez (21). Charlotte; Jean Canada (20).

Catalogue No 1

CHANTEPIE.....	Mémoire d'une Provinciale, 2 vol.	\$1.75
L. FRÉCHETTE.....	Feuilles Volantes (Edition de luxe).	1.00
FAUCHER DE ST-MAURICE.....	De Québec à Mexico, 2 v.,	2.00
do	Choses et Autres,	1.00
do	A la Brunante,	1.00
R. TREMBLAY.....	Coups d'Ailes et de Bec,	1.00
BENJAMIN SULTE.....	Pages d'Hist. du Canada,	1.00
LORAIN.....	Fleurs Poétiques,	1.00
TASSE.....	Le 38e Fauteuil,	2.00
UN GROUPE DE LITTÉRA-TEURS.....	A la Mémoire de Lusignan	1.00
ABBÉ PROVANCHER.....	De Québec à Jérusalem,	2.00
CH. SAVARY.....	Feuilles Volantes,	1.00
HAMON.....	Les Canadiens-Français,	1.00
LEBLOND DE BRUMATH.....	Histoire de Montréal,	1.00

Catalogue No 2

L'ESPOINOIS.....	Les Catacombes de Rome,	75 c.
BLAMPIGNON.....	Massillon,	75
L. O. DAVID.....	Les Patriotes de 1837-38,	75
R. TREMBLAY.....	Un Revenant,	70
BARBES.....	Les Chantenay,	75
BURT.....	Histoires Cosmopolites	75
do	Contes à l'Eau de Rose,	75
CYRILLE.....	Voyages Sentimentals dans les Pays Slaves,	75
LOUIS FRÉCHETTE.....	Feuilles Volantes,	50
BUIES.....	Chroniques Canadiennes,	75
do	L'Outaouais Supérieur,	75
MARTINEAU.....	Voix d'Outre-Tombe,	75
L'ABBÉ PROULX.....	Montcalm en Canada,	75
do	En Europe,	50
LAURE CONAN.....	Angéline de Montbrun,	50
CHAPAIS.....	Guide Illustré du Sylviculteur Canadien,	50
J. AMUSART.....	Causons du Pays,	50
VEUILLOT.....	Le Tonkin et la Cochinchine,	75
VERLAGUE.....	Histoire du Card. Fleury	75
VATTIER.....	La Vie en Plein Air,	75
GUIVAL.....	Voyage sur les Bords de la Nawa,	75
LAVERGNE.....	Légendes,	75
do	Les Neiges d'Antan,	75
do	Nos Croisés,	50
DUCHARME.....	Ris et Croquis,	50

Catalogue No 3

JOSETTE (Mme DANDURAND).....	Contes de Noël,	25 c.
FERDINAND GAGNON. (Avec Portrait et Autographe)		
F. MORISSETTE.....	Le Fraticide,	25
MME LÉPROHON.....	Armand Durand,	25
H. CONSCIENCE.....	L'Orpheline,	25
BERNADIN DE ST-PIERRE.....	Paul et Virginie,	25
AMÉDÉE ACHARD.....	La Trésorière,	25
do	L'Eau qui Dort,	25
do	Le Livre à Serrure,	25
ALFRED DE BREHAT.....	La Cabane du Sabotier	25
do	Une Femme Etrangère,	25
CHARLES DE BERNARD.....	L'Écuil,	25
H. BLAZE DE BURY.....	Les Bonshommes de Cire,	25
ELIE BERTHET.....	Le Fauconnier,	25
HENRY DE LA MADELENE.....	Les Fonds Perdus,	25
do	Le Marquisat d'Aurel,	25
GUSTAVE AYMARD.....	Les Terres d'Or,	25
A. DE LAVERGNE.....	Le Lieutenant Robert,	25
CHARLES DESLYS.....	Fanfan la Tulipe,	25
NADAR.....	Le Miroir aux Alouettes,	25
do	La Forêt de Bondy,	35
GERIN-LAJOIE.....	Jean Rivard,	30
OSSAYE.....	Les Veillées Canadiennes,	20

Petite Correspondance

DU "SAMEDI"

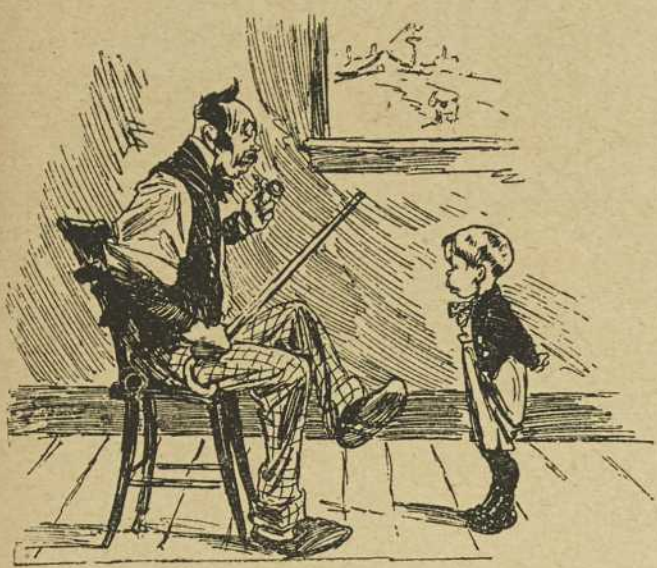
J. B., Paris.—Toutes mes excuses ; mais les nécessités de la mise en page me forcent à remettre vos envois à la semaine suivant leur réception. Pas possible de faire autrement. Merci.

A LA GALERIE DES ARTS



Tante Penoute.— Pourquoi cette stupide personne nous indique-t-elle toujours cette direction, il n'y a rien de ce côté là.

ÉDUCATION FAMILIALE



I

Le père Sévère. — Combien de bosses as-tu à la tête, Jules ?
Jules. — Deux, papa.
Le père Sévère. — Bien ! Et combien font deux fois un ?
Jules. — Deux, papa.
Le père Sévère. — C'est correct. Tu feras un bon écolier.



II

Le père Sévère. — Et combien ça fait-il, cette fois-ci ?
Jules (distrain). — Un, papa !
Le père Sévère. — Ah ! petit âne. (Il le frappe).



III

Le père Sévère (le frappant de nouveau). — Et combien as-tu reçu de coups, cette fois-ci ?
Jules (pleurant). — Un, papa !



IV

Le père Sévère. — Et combien alors font deux fois un ?
Jules (pleurant). — Je ne sais pas, papa ! Je ne pourrai jamais me le mettre dans la tête.

VIEILLE COMPARAISON

(Pour le SAMEDI)

A mon ami de collège, Léon H. . .

Nous voyons le ruisseau qui coule dans la plaine ;
 Il serpente en chantant dans son lit de cailloux,
 Il fuit sous le gazon, ses rivages sont doux
 Et de tendres roseaux son onde est toute pleine.

Il serpente longtemps et gaiement se promène !
 Mais il voit un courant qui s'agite en remous,
 Il s'y jette ; plus loin c'est un fleuve en courroux,
 Il y tombe et le fleuve à l'Océan l'entraîne.

Il se mêle à la mer . . . Où donc est le ruisseau
 Qui faisait se courber la tête du roseau ? . . .
 — Ce ruisseau si coquet, aux souriants rivages ?

C'est l'homme si petit qu'il est mignon à voir ;
 Mais il va son chemin et quand paraît le soir,
 Comme l'onde il se perd dans l'Océan des âges.

LOUVIGNY.

CARNET DU DOCTEUR

ASPHYXIÉ PAR LE FROID

Quand le froid a mis une personne dans un état de mort apparente, les secours à donner exigent les plus grandes précautions, car un réchauffement trop brusque, ou une secousse quelconque, achèverait de la tuer. Il faut donc la réchauffer d'abord sur place et ne la transporter dans une chambre chauffée que quand la chaleur naturelle commencera déjà à revenir.

On commencera par la déshabiller, et on frottera avec de la neige ou de l'eau froide ; puis avec des linges secs chauds ou des morceaux de laine. On lui fera des aspersions sur le visage ; on essaiera de lui faire respirer du vinaigre, de l'eau de Cologne ou tout autre spiritueux dont on disposera. Quand on la verra se déraïdir, ce sera un signe favorable, et elle ne tardera pas à se réchauffer.

On couchera alors le patient dans des couver-

tures, sans chauffer la chambre en laissant les fenêtres ouvertes. On lui donnera à boire du vin, du bouillon ou d'un cordial quelconque. Il faut que l'asphyxié se réchauffe par une réaction venant de lui-même et non par des corps chauds qu'on approche de lui.

Ici, comme dans les autres asphyxies, il ne faut pas se décourager, l'asphyxié peut revenir à la vie, même après quinze heures de mort apparente.

DOCTEUR OX.

ENCORE UN LOT

Muzodor. — Ne vous semble-t-il pas qu'il n'y a plus, dans notre société, de filles aussi jolies qu'il y a vingt ans ?

M. Vieuxgarçon. — Erreur, mon cher, erreur, car nous en avons encore un bon lot de ces filles-là.

II NE L'AIME PAS DU TOUT

Le père. — Vois-tu ma fille, tu ferais tout aussi bien d'abandonner toute idée sur ce jeune homme car il ne t'aime pas du tout.

La fille. — Comment savez vous cela, papa ?

Le père. — Je l'ai rencontré au club hier soir et il a refusé de me prêter dix dollars.

ELLE LES CONNAISSAIT

L'encanteur. — Messieurs, attention ! Cette peinture est l'œuvre d'un de nos plus vieux maîtres.

Delle d'Antan, examinant la toile. — Moi, je suis absolument certaine qu'elle ne l'est pas.

L'encanteur. — Je n'insisterai pas, comme madame paraît connaître ces vieux maîtres personnellement, et leur peinture aussi. Mettez que je n'en ai rien dit.

PRIME LITTÉRAIRE SPÉCIALE

A tous les abonnés du "Samedi"

Le SAMEDI offre, à tous ses abonnés de un an et de 6 mois, l'occasion exceptionnelle de garnir leurs bibliothèques des meilleures œuvres littéraires, en mettant à leur disposition tous les ouvrages indiqués aux *Catalogues Nos 1, 2 et 3*, avec un rabais de 30% sur les prix marqués.

Adresser la liste des volumes que vous désirez ainsi que le montant requis, à MM. POIRIER, BESSETTE & Cie, et vous recevrez immédiatement et franco, la Prime Spéciale.

CAS EXCEPTIONNEL

Le médecin. — Considérez surtout que votre père doit être absolument tranquille. Prenez bien soin qu'il ne soit visité par aucun étranger, pas d'émotions, pas de fatigues.

Jeanne. — Très bien, docteur, mais supposons que quelqu'un me demande en mariage demain, pourrais-je le laisser approcher ?

LE PLUS BEAU PORTRAIT

Elle, à la galerie des arts. — Mon chapeau doit être mal posé, monsieur Charles, tout le monde me regarde.

Lui. — Rien que de naturel, Mademoiselle, vous êtes le plus beau portrait de cette galerie.

Les cartes d'invitations viennent d'être envoyées.

IL NE DISAIT PAS CE QU'IL PENSAIT

Bouleau. — Si je comprends bien, Rouleau, tu as été dire à Joson que j'étais un idiot de première classe.

Rouleau. — Pas du tout, mon cher, je ne suis pas pour aller dire dans tous les coins ce que je pense.

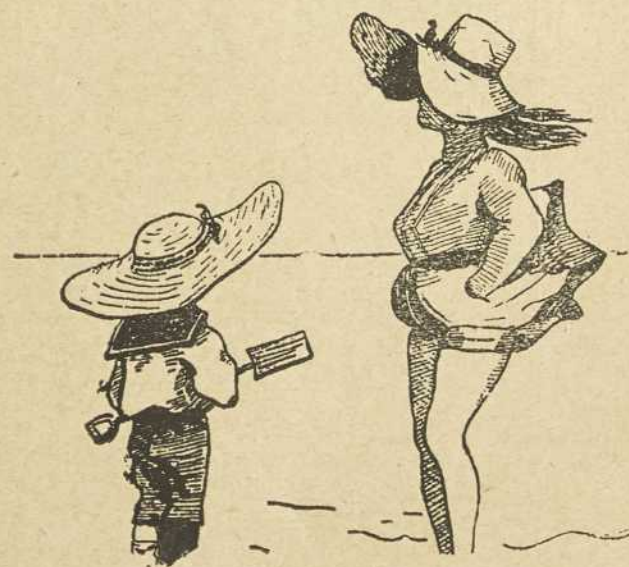
Une Recette par Semaine

Il nous faut penser à l'automne qui nous ramène l'humidité ; et l'on nous sera sans doute reconnaissant de donner une recette pour rendre les chaussures imperméables.

On peut acheter du dégras et enduire extérieurement le cuir ; mais ce dégras restant en couche sur du cuir tache tous les objets qui s'y frottent. On peut tout simplement plonger les chaussures pendant environ une demi heure dans de l'eau de savon concentrée. L'acide tannique que contient le cuir en quantité suffisante, transforme en acides gras certains produits du savon, et ces acides assurent l'imperméabilité.

B. DE S.

CE QU'IL PENSAIT



Lucie. — Pourquoi me regarde-tu comme ça, Tommy ?

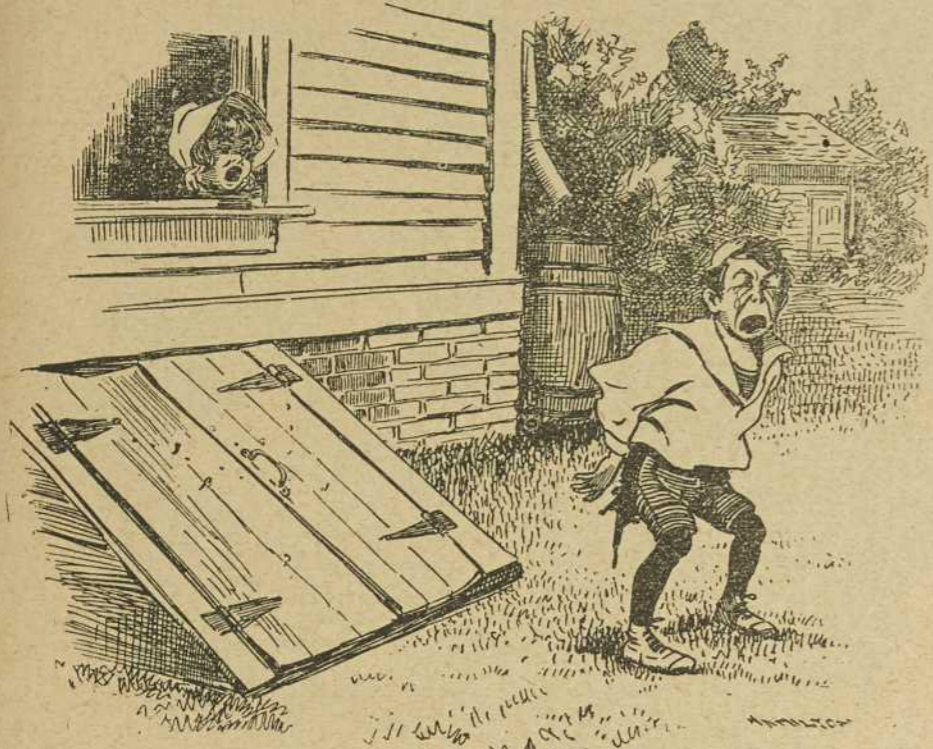
Tommy. — C'est parce que je pensais que je pourrais te prêter une paire de pantalons à moi.

COMMENT UN DROMADAIRE SE MÉTAMORPHOSE EN CHAMEAU



Les aventures d'un agent de la "Champagne Cigar" dans les déserts africains.

NE VEUT PLUS JOUER DANS SA COUR



Juliette (chantant) — Tu peux glisser sur la porte de cave.
Claudius (qui a rencontré un clou). — J'en veux plus de ta porte, je n'y retournerai de ma vie sûrement... hi!... hi!...

CHRONIQUE MONDAINE

De même qu'on fait sa plus belle toilette pour aller en visite, de même on doit faire "sa plus aimable figure", c'est-à-dire que si l'on se sent en disposition grincheuse ou triste et qu'on n'ait pas assez de force pour se dominer, il faut rester chez soi.

Le rôle de celui ou celle qui reçoit serait extrêmement pénible et fatigant en présence de gens maussades, froids, désagréables.

Il serait impoli d'affecter un air glacial à l'égard des autres visiteurs avec lesquels on ne désire pas avoir de relations.

Avec du tact et de la volonté, on maintient toujours les importuns dans les bornes où ils doivent rester, pas n'est besoin d'affecter un air bourru ou impertinent.

Si quelqu'un, dans un salon, où il est reçu comme vous, a le don de vous déplaire ou est franchement votre ennemi, cela ne regarde pas les maîtres de la maison; il faut, tout simplement, à l'arrivée de ces personnes, se retirer sans affectation. Cela soulagera les maîtres du logis qui vous en seront grandement reconnaissants.

Il y a encore d'autres ennuis à épargner aux maîtres du logis.

Quelques jeunes mères commettent la maladresse d'emmenner leurs bébés avec elle en visite. Il n'est pas de pire supplice à infliger à une maîtresse de maison soigneuse de ses meubles et de ses bibelots. Si bien élevés que soient les enfants, après cinq minutes de tranquillité, ils envieront les coups de pieds dans les chaises, érailleront les fauteuils et mettront en grand danger les faïences artistiques, les ivoires, etc.

La dame du logis voit cela, n'ose rien dire et la maman... pécore et ne s'aperçoit de rien. Quel agacement pour les gens de la maison et pour les autres visiteurs!

Une autre jeune mère ferme, en plein été, toutes les portes et fenêtres des maisons où elle pénètre craignant que ses enfants ne soient exposés à un courant d'air. Tant pis pour ceux qui ont chaud. Il était pourtant bien facile de ne les pas amener.

Conduisez vos enfants dans les familles où il y a d'autres bébés. Ils joueront ensemble dans le jardin ou dans la nursery. Emmenez-les également chez des parents, et encore, si ceux-ci sont âgés, ne vous éternisez pas, car le tapage des enfants fatigue les vieillards.

BLANCHE DE SAVIGNY.

IL EN AURA PLUS TARD

Elle. — Croyez que je serai heureuse de partager vos chagrin, vos ennuis.

Lui. — Mais je n'en ai pas!

Elle. — Peut être, mais vous en aurez sûrement lorsque nous serons mariés.

PAS SURE D'ELLE

Le pasteur. — Allons ma pauvre enfant ne pleurez pas comme cela. Qu'avez-vous donc pour être si chagrinée?

La jeune paysanne. — C'est parce que Jean, mon amoureux, doit s'en aller à l'armée pour trois ans.

Le pasteur. — C'est vite passé trois ans, ma chère enfant, il reviendra, soyez sans crainte.

La jeune paysanne. — Je ne dis pas non, monsieur le pasteur, mais j'ai bien peur d'être mariée à un autre avant qu'il ne revienne.

René. — Vous m'avez écrit de venir à onze heures; il est onze heures précises, bien que votre pendule marque onze heures et quart.

Durieu. — La pendule avance donc?

Mme Durieu. — Oui, mon ami.

Durieu. — Depuis quand?

Mme Durieu. — Depuis quelque temps déjà.

Durieu. — Il faut faire venir le marchand qui l'a vendue.

Mme Durieu. — Il y a quinze ans que nous avons cette pendule, mon ami.

Durieu. — Cela ne fait rien... Le marchand l'a garantie.

Mme Durieu. — Mais le marchand est mort.

Durieu. — Il doit y avoir un successeur.

ROMAN MODERNE

Il nous a été donné de prendre connaissance du manuscrit d'un roman appelé à faire sensation dans Landernau, l'auteur, dont la modestie égale le talent, ne se fera connaître du public que lorsque le succès aura couronné son œuvre.

En attendant, les lecteurs du SAMEDI ne m'en voudront certes pas de leur donner quelques extraits de cette œuvre appelée à révolutionner la littérature.

— "... Le marquis ne portait pas son âge. Bien qu'ayant quatre-vingt-six ans sonnés, il en paraissait à peine quatre-vingt-cinq. Il était encore tellement vert qu'on l'eût pris pour un arbre couvert de feuillage. Lui-même se plaisait à entretenir cette illusion en s'habillant invariablement d'une redingote verdâtre et d'un pantalon brun, qui était censé imiter le tronc de l'arbre."

— "... Le duc, son père, était de ces vieux gentilshommes attachés aux traditions du passé; un de ces fervents royalistes qui voudraient asseoir le trône sur l'autel, et qui méprisent la dictature couronnée de pourpre. Quand le duc sentit que ses forces faiblissaient, il tira sa montre, la

remonta et la mit sur la table; puis, s'étant assis devant elle, il attendit qu'elle marquât l'heure de sa mort."

— "... Subitement, dans la soirée, un orage terrible s'abattit sur la région. Le ciel était gris comme un Polonais; le tonnerre se faisait entendre dans les meilleurs morceaux de son répertoire; les éclairs déchiraient la nue, qui ne fut bientôt plus qu'une loque... Peu après, le froid devint très vif; le thermomètre descendit à la hâte, et les horloges se mirent à marcher plus vite pour se réchauffer."

— "... L'affaire n'aboutissait pas. Le marquis et le duc n'arrivaient pas à s'entendre, étant sourds tous les deux."

— "... On disait qu'il allait sans vêtements par les rues, marchant à quatre pattes comme une brute, la langue pendante, les yeux injectés de sang, ne parlant jamais à personne. Il eût affronté un pistolet braqué sur lui, mais lorsqu'on le menaçait d'un bâton, il s'enfuyait en hurlant. Si on lui jetait quelques pièces de monnaie, il ne daignait pas les ramasser. Longtemps, dans le pays, on crut que c'était un fou; mais un jour on apprit que c'était un bouledogue."

— "... Il arrivait souvent à la marquise de rester des heures entières à sa fenêtre espérant toujours apercevoir les ailes blanches d'un navire; hélas, son espoir était toujours déçu, car la fenêtre de sa chambre ne donnait pas sur la mer, mais sur une cour."

Heureux, trois fois heureux, l'éditeur qui sera chargé de mettre en vente ce chef d'œuvre!

PARISIEN.

Société Artistique Canadienne

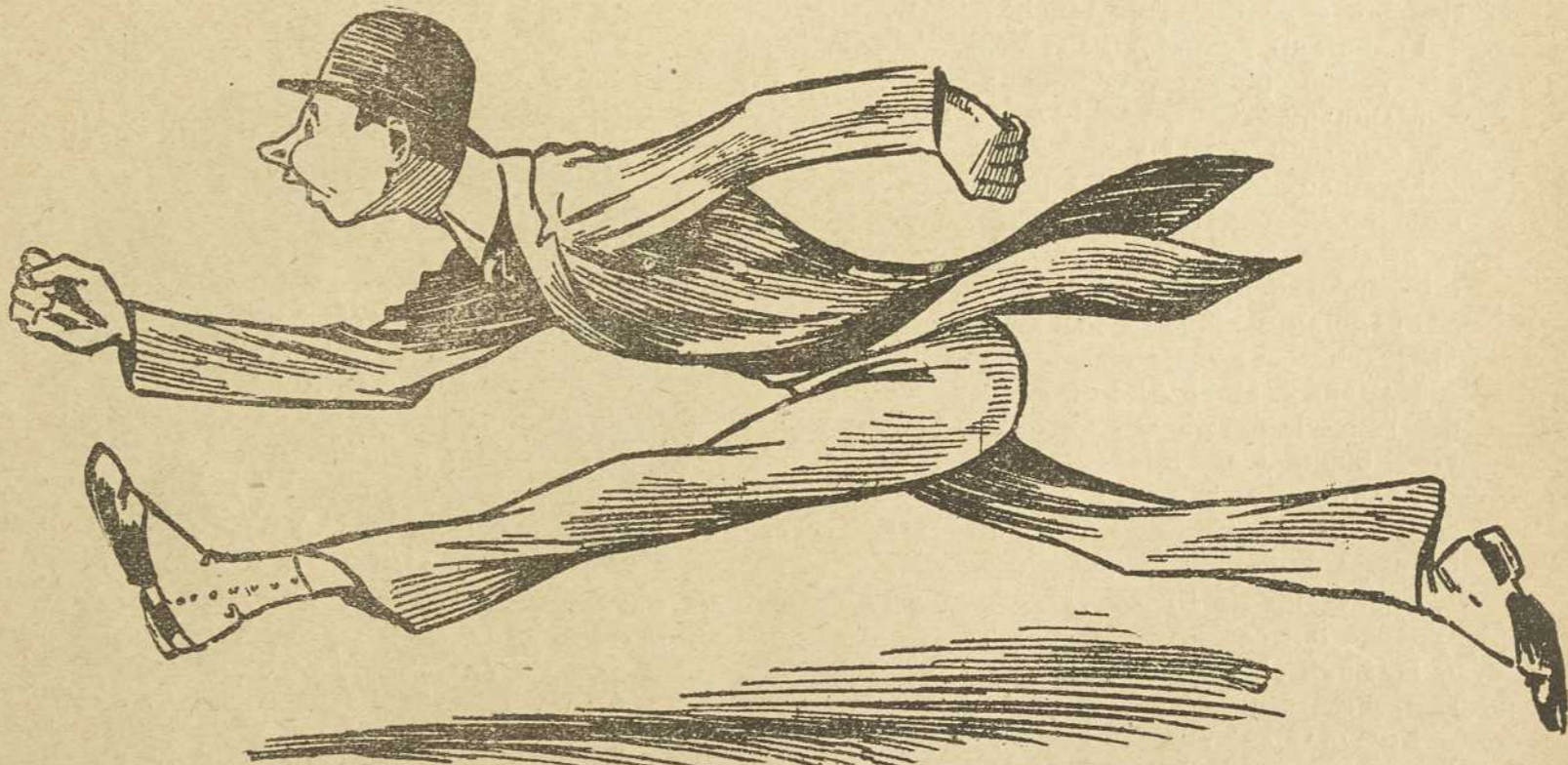
Si vous voulez vous assurer par vous-même de l'entrain que tous, professeurs et élèves, apportent à l'exercice des divers cours, il n'y a qu'à demander la faveur d'y assister.

C'est vraiment extraordinaire les progrès déjà accomplis depuis si peu de temps par des élèves n'ayant, la plupart, que des notions musicales absolument incomplètes.

Les classes de piano et de violon sont en très bon point et cela n'étonnera personne quand on se souviendra du zèle et de l'habileté des éminents professeurs qui sont à la tête de ces classes. M.M. Martel et Letondal ont fait leurs preuves depuis longtemps comme artistes; ils sont en train, comme professeurs, d'acquérir la réputation la plus enviable.

Nous donnions, la semaine dernière, la nouvelle d'un gros tirage qui s'effectuera en novembre, et dans lequel un gros lot de \$15,000 serait tiré. Cette nouvelle est confirmée et l'administration est à prendre les mesures nécessaires pour assurer le succès de ce tirage sans précédent.

PAS DE CAUSE D'ALARME



C'est seulement un commis de l'Hôtel-de-Ville qui est légèrement en retard.

Si vous Toussez, prenez LE BAUME RHUMAL.

25 cts la bouteille, en vente partout

DOUBLE SURPRISE



I
Le bicycliste.—Regardez-moi un peu ce tramp, ce qu'il va basculer à terre !



II
Le tramp.—Qu'est-ce que c'est qu'ça !...



III
... on me fait cadeau d'un bicycle... fameux pour la promenade... All right.

LA SEMAINE FANTASISTE

(Pour le SAMEDI)

UNE FILLE A MARIER !

FLANCIARD, vieux rentier.
KAMBRÉ, commis-voyageur.
MARCILON, marchand de cigares.

Chez Flanciard, un jeudi soir.

I

FLANCIARD.—Oui, M. Kambré, oui, M. Marcilon, je veux marier ma fille et ma fille veut se marier.

KAMBRÉ.—Parfait !

MARCILON.—Très bien !

FLANCIARD.—Ma fille ! c'est la perle des filles, mais elle a vingt-cinq ans et, d'ici à bientôt, elle peut perdre sa fraîcheur.

KAMBRÉ, dissimulant une grimace.—Ah ! ah !

MARCILON, toussant bruyamment.—Par... fait.

FLANCIARD.—Il est, de plus, aisé de se rendre compte d'une chose : c'est que ma fille ne peut épouser que l'un de vous deux.

KAMBRÉ.—C'est juste.

MARCILON.—Bien parlé.

FLANCIARD.—Alors, il faut que l'un de vous lui plaise et que je plaise à l'un de vous, car j'ai l'intention de vivre avec le jeune ménage.

KAMBRÉ et MARCILON.—Ah ! peste, ah !

FLANCIARD.—Oui, il faut que je plaise à mon gendre... Voyons, vous suis-je sympathique, M. Kambré ?

KAMBRÉ.—Vous n'avez pas l'air mauvais.

FLANCIARD.—Je suis bon comme du pain... qu'en pensez-vous, M. MARCILON.

MARCILON.—Je dois avouer que votre figure sympathique, votre taille juvénile, votre physiologie avenante m'ont touché.

FLANCIARD, ému et flatté.—Vrai ? cher ami !... avez-vous de plus l'esprit de famille ?

MARCILON.—Ça dépend !...

FLANCIARD.—Ah ! voilà votre mauvais côté...

MARCILON.—La famille a du bon, je l'admets, mais dans la position que j'occupe, on est obligé de conserver vis-à-vis de cette famille une certaine indépendance qui...

FLANCIARD, alarmé.—Ah ! ah !... est-ce que M. Kambré aurait les mêmes dispositions ?

KAMBRÉ.—Moi ? Ah ! c'est précisément parce que j'aime la famille que je veux me marier avec votre blonde jeune fille.

FLANCIARD.—Elle est brune.

MARCILON.—Ça ne fait rien... avec votre brune jeune fille qui... que... enfin...

FLANCIARD.—Bien... Maintenant aimeriez-vous ma fille ?

KAMBRÉ et MARCILON.—Nous n'en savons rien, montrez-nous là.

FLANCIARD.—Vous ne l'avez pas vue ?

MARCILON.—Non. Madame Dubois nous a dit ce matin : Vous voulez vous marier, allez trou-

ver le père... monsieur Flanciard. Et nous sommes venus. Présentez-nous votre fille.

FLANCIARD.—Ce n'est pas la peine.

KAMBRÉ.—Nous l'aurions bien vue tout de suite.

FLANCIARD.—Plus tard... cela pourrait vous influencer.

MARCILON.—Alors, permettez-nous de vous demander...

KAMBRÉ.—Quelques renseignements sur... sur...

FLANCIARD.—Vous voulez parler de la dot ?

KAMBRÉ et MARCILON.—Oui.

FLANCIARD, se gourmant.—Eh ? bien, sachez que si l'un de vous devient mon gendre, il aura une vache, un porc, un cheval, (se rengorgeant,) une mère moutonne, une douzaine de poules et ma fille !...

KAMBRÉ, se contractant la figure.—Très bien !

MARCILON, s'arrachant quelques poils de sa moustache.—Parfait...

FLANCIARD.—Maintenant je vous demande vingt quatre heures pour réfléchir et à votre prochaine visite, je vous présenterai ma fille.. Bonsoir, mes amis.

KAMBRÉ et MARCILON.—Bonsoir.

II

(Kambré est chez Marcilon et l'on cause.)

KAMBRÉ.—Sais-tu que le Flanciard est fou !

MARCILON.—Il m'a fait l'effet d'un échappé de l'asile.

SA PENSÉE



—Je pense... que... je suis... un... peu... ét... ourdi.

KAMBRÉ, riant.—Et sa fille ?

MARCILON.—Sa mystérieuse fille !... et la dot ?

KAMBRÉ.—Ouais !... Je me demande pourquoi il n'a pas voulu nous la montrer sa fille.

MARCILON.—Elle est peut-être bossue.

KAMBRÉ.—Ou borgne. (Un silence se fait)

MARCILON.—Tiens, je commence à m'apercevoir que nous sommes bien bêtes de nous disputer la main de la fille de ce bonhomme.

KAMBRÉ.—Tu as raison et, de plus, sais-tu bien que nous servons de bouche-trou ?

MARCILON.—Ouais ! comment ça ?

KAMBRÉ.—Il paraît qu'il y a déjà eu une dizaine de candidats avant nous chez le père Flanciard.

MARCILON.—Ah ! bien, voilà qui est horrible ! On dira que nous ne nous nourrissons que de bouillon réchauffé ?

KAMBRÉ.—Ça en a tout l'air !

MARCILON, indigné.—Halte-là, ami Kambré, au diable le bonhomme Flanciard, avec sa fille qui a 25 ans et qui est peut-être bossue, ou borgne ! Vivons comme nous avons déjà vécu et ne nous enrôlons pas dans cette armée de miséreux, de la quêteuse armée matrimoniale. Restons au premier rang sur la brèche et tâchons de continuer la vie sans nous embarrasser de la vache, du cheval, des poules et de la fille du père Flanciard.

KAMBRÉ.—Tu parles comme un livre, hurrah ! Alors la prochaine visite au père Flanciard, nous la remettons...

MARCILON.—Aux calendes grecques.

III

FLANCIARD, seul dans son cabinet.—Certainement ils ne viendront pas, quoi ! Voilà qui serait fort, par exemple. Est-ce que je ne leur plainrais pas ? Est-ce que la dot de ma fille serait insuffisante ? C'est extraordinaire comme les jeunes gens sont difficiles de nos jours. Si je manque cette partie là, crac ! le mariage de ma fille est flambé. Et certes, ma Louise ne veut pas porter la traditionnelle coiffe. C'est juste aussi, puisqu'elle va accepter soit Kambré soit Marcilon, à son goût du reste. Mais s'ils ne venaient pas ! Ce serait bien étrange. Pour sûr, ils tardent un peu, voilà tout, car ils paraissaient si empressés tous deux de voir ma fille.

(Un heure s'écoule).—Crac ! n-i-ni, c'est fini, ils ne viendront pas. (En fureur.) Où sommes-nous ? Comment ! une jolie fille comme Louise Flanciard qui possède une dot à émerveiller un baron, ne peut trouver à se marier ! Il doit y avoir un obstacle quelque part. Voyons, où est l'obstacle ? Moi, peut-être ? J'ai peut-être l'air féroce. (Il se lève, marche, se retourne, se regarde.) Je suis peut-être un peu gras. (Il se baisse, se lève les bras.) Je suis aussi un peu lourdeau ! Mais qu'est-ce que cela fait ? (Il se promène furieusement) Ah ! Sapristi ! Sapristi de sapristi... dans quel siècle vivons-nous donc !...

Z. PAQUIN.

VRAIMENT NOUVEAU

—Savez-vous que les moustaches telles que les miennes sont la rage du jour ? demandait un d'homme à sa blonde.

—Vraiment ! répondit-elle.

—Oui, c'est la dernière mode du jour.

—Ah bien, si les modes sont comme vos moustaches, elles sont du dernier bateau, et il n'y a vraiment pas longtemps qu'elles sont sorties.

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES



Elzear.—Eh bien gue foutez vous ?
Le voleur.—De l'argent.
Elzear.—A quel d'aux ?

MENUS ÉPICURIENS

- Potage quenelles de volaille
- Bœuf sauce Robert
- Riz de veau rôti
- Poularde rôtie
- Aubergines farcies
- Soufflé vanillé.

Aubergines farcies—Partagez-les dans la longueur, incisez les chairs en losanges en évitant d'entamer la peau, saupoudrez de sel, laissez mariner. Après une demi-heure pressez chaque moitié d'aubergine pour en extraire l'eau, enlevez les graines et rangez-les sur un plat à gratin garni de trois à quatre cuillerées d'huile. Vous aurez une farce composée d'intérieurs d'aubergines préalablement marinés, exprimés et hâchés, mêlez à un roux mêlé de bouillon, avec force fines herbes hâchées, sel, poivre et huile d'olive; faites revenir pendant quelques minutes et garnissez les aubergines en les saupoudrant ensuite de chapelure de pain, mettez-les cuire feu dessus feu dessous, puis servez.

SAUCES

Sauce blanche.—Pétrissez une cuillerée à bouche de farine avec un peu de beurre, ajoutez un demi verre d'eau, le jus de la moitié d'un citron ou un filet de vinaigre, du sel, du poivre et de la muscade râpée; mettez sur un feu vif et remuez avec une cuillère; quand cette sauce a jeté quelques bouillons, retirez la du feu; faites fondre avec un bon morceau de beurre et ajoutez des capres au moment de servir.

Sauce béarnaise.—Cinq ou six jaunes d'œufs mêlés et travaillés doucement sur un feu modéré jusqu'à liaison, additionnés alors d'un volume égal de glace de viande fondue, puis augmentés mais sans ébullition, du jus de deux citrons et de l'essence de 7 ou 8 belles échalotes, obtenue en les pressant dans un linge après les avoir pilées, enfin une goutte de vinaigre, constituent la sauce béarnaise.

BARON BRISSE.

UN DUEL AUX ŒUFS POURRIS

Une procession de méthodistes passait par les rues de Louisville, dans l'Etat d'Ohio. Un certain John Fowlers, qui se trouvait à la porte d'un café, se prit à railler les fidèles et leur pasteur, le révérend Bowman. Celui-ci remit vertement l'insolent à sa place.

John Fowlers, croyant jouer un bon tour à l'ecclésiastique, le provoqua en duel.

A son grand étonnement, le révérend accepta le défi. Il réclama le choix des armes et se décida pour... le duel aux œufs pourris! Le jour de la rencontre étant arrivé, les adversaires mirent 15 mètres de distance entre eux.

A leur côté, s'élevait un tas d'œufs pourris. Du premier coup, le révérend atteignit John Fowlers dans l'œil gauche:

Aïe! Aïe! gémit le blessé.

Il n'avait pas achevé son exclamation qu'il recevait un second projectile dans la bouche.

Hors de lui, il se mit à lancer ses œufs contre son adversaire sans prendre soin de viser.

D'un simple mouvement de tête, le révérend se garant, et, par contre, ne manquait jamais son but.

Le front, les oreilles, la bouche, le nez de Fowlers furent marqués de stigmates infamants:

—Grâce! cria enfin le malheureux.

Et le révérend, magnanime, pardonna au coupable.

Cette aventure, fort édifiante, tourne à la confusion de l'impie; mais n'oublions pas que le récit nous en vient des Etats-Unis.

A ajouter, en bonne place, à la liste, déjà si riche, des professions bizarres.

On a jugé pour exercice illégal de la médecine, dans un département voisin de Paris, un individu qui a au moins le mérite de l'originalité.

—Ayant été pendant quelque temps auditeur bénévole à l'Institut Pasteur, il se crut autorisé à se parer de qualités plus ou moins étranges, dont il ornait ses feuilles d'ordonnances et parmi lesquelles figurait celle, peu banale, d'inspecteur des crachats des tuberculeux du département (!!)

VISITES RENDUES

Certain docteur, pas très heureux dans ses cures, s'est dernièrement adonné à la magie.

—Conçoit-on cela? disait hier quelqu'un. Il passe maintenant sa vie à évoquer les morts!

—Il se fait rendre ses visites! insinua un ami intime, avec bonhomie.

RECETTE PREMIÈRE

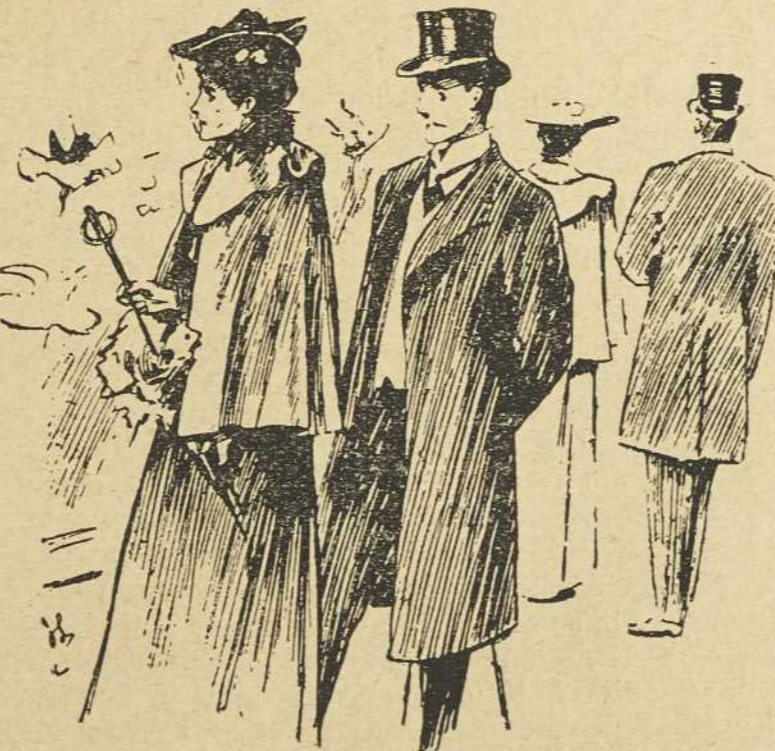
Si vous avez un costume de dame à confectionner, prenez l'étoffe de deux jupes et faites les manches. Prenez ensuite l'étoffe d'une manche et faites la jupe.

ELLE L'AVAIT ACHETÉ POUR LUI

Mme Fin de Siècle.—Vous avez là, madame Jeunemariée, une bien jolie cravate.

Mme Jeunemariée.—N'est-ce pas? C'est un présent que j'ai acheté à mon mari pour son anniversaire de naissance, il y a deux semaines.

ELLE AUSSI



Son mari.—Comme tu es hypnotisée devant ces chapeaux, Marguerite! Je voudrais bien être un des objets que tu admires.

Elle.—Je le souhaiterais bien aussi, ça fait que je pourrais te changer pour un autre quand je serais fatiguée de toi.



OPÉRA-FRANÇAIS

Lundi: *La Traviata*. Jeudi et Samedi: *Norma*.

KERMESSE NOTRE-DAME

Un li a eu lieu l'inauguration de la Kermesse organisée par Mme Thibaudeau et son gracieux comité. Brillante affluence dans la Saie d'Exercice métamorphosée par Mr Bullac en un resplendissant champ de foire.

Les charmantes vendeuses se sont toutes fait remarquer par leur activité; c'est pour les pauvres qu'elles travaillent.

On assiège le kiosque de la presse où nous remarquons notre aimable confrère François, et où figure, en bonne place, le SAMEDI.

Ne pas oublier les lunchs à 25c qui seront un des clous de la Kermesse.

Il y a spectacle varié tous les soirs.

THEATRE ROYAL

M. Eugène O'Rourke, universellement reconnu comme un excellent acteur irlandais, chanteur et danseur, a présenté cette semaine au public Montréalais, la pièce par excellence du célèbre acteur et auteur Mark Price, *The Wicklow Postman*.

Cette comédie-drame soigneusement expurgée par l'auteur de tout ce qui, dans la comédie irlandaise, peut choquer les idées sur ce continent, comporte de nombreuses scènes d'un réalisme absolu.

Il nous suffira de citer le Homestead et la scène de la prison.

On n'avait jusqu'à ce jour, pas encore présenté au public une vraie ferme, avec vaches, ânes, veaux et oies vivants, combats de coqs, etc.

M. O'Rourke compte dans sa troupe Mlle Bettina Gerard et beaucoup d'excellents acteurs et actrices.

Tout Montréal voudra assister aux représentations de *The Wicklow Postman*.

La semaine prochaine: *Hoss & Hoss*.

PALLADIO.

CELA LUI SUFFISAIT

Un fermier des environs de Montréal, essayait, à l'Exposition, d'engager un jeune homme pour l'aider sur sa ferme, mais ne voulait pas terminer l'engagement avant d'avoir un certificat de son dernier maître.

—Cours le chercher et rencontre-moi à la gare du Mile-End, à 4 heures, lui dit-il.

A quatre heures, le jeune garçon étant là, le fermier lui dit:—Eh bien, mon ami, as-tu ton certificat?

—Non, répondit le garçon, j'ai le vôtre et cela me suffit, je n'y vais pas.

SON OPINION

M. Jeunehomme.—Quelle sorte de fille considérez-vous comme la plus désirable?

M. Vieuxgarçon.—Une veuve.

ILS PRÉFÉRAIENT LA PRISON

Madame (énergiquement).—Savez-vous, mon ami, qu'il y avait plus de célibataires que d'hommes mariés dans la prison? A quoi attribuez-vous cela?

Monsieur (diplomatiquement).—Cela prouve, ma chère, qu'ils préfèrent la prison au mariage.

NE VOUS FIEZ PAS AUX APPARENCES



I
—Comment! Jules est là avec une femme!... il lui arrange son manteau... Attends un peu, mon volage époux...

II
...Ah! Jules, je te prends sur le fait. Veux-tu me faire le plaisir de me présenter à cette dame?

III
Le mari.—Certainement, ma chère amie. Permetts-moi de te présenter la dernière mode en fait de *waterproof*. Je pensais justement à te l'acheter...
Tableau.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS
ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

XXXIII

L'ANCOLIE

Mon cœur est enterré sous ce grand noisetier.
—C'était un soir d'hiver, il gelait sur la p'aine.
Ma chérie, au retour d'une course lointaine,
Se frayait dans la neige un douloureux sentier.

Le sommeil la prit là. Succombant à la peine,
Elle croisa ses mains sur son cœur pour prier.
On la trouva couchée au pied du coudrier;
Mais la mort avait bu, d'un trait, sa douce haleine.

Le printemps est venu. L'arbre a son habit vert,
Une fauvette a fait son nid sous le couvert,
Et, juste où fut le corps, s'élève une ancolie.

Je voudrais la cueillir, mais je n'ose, j'ai peur
Que l'âme de l'enfant, palpitant en la fleur,
De nouveau ne s'exhale avec mélancolie.

Joséphin SOULARY.

La Nouvelle Littérature Française

(DES CAUSES QUI L'ONT PROVOQUÉE)

(Pour le SAMEDI)

Depuis quelques années le monde semble subir une transformation, des aspirations nouvelles ont surgi d'une société plus raffinée; une sorte d'émancipation matérielle et intellectuelle a gagné toutes les classes de la société, toutes les industries, tous les arts; la littérature elle-même s'est créé de nouveaux horizons, de nouvelles envolées; qui nous eût parlé il y a seulement un quart de siècle, d'Impressionnistes, de Réalistes, de Symbolistes eût été taxé de détraqué, et pourtant l'œuvre s'est accomplie, de toutes ces nouvelles écoles quelques unes ont été sanctionnées, les autres sont discutées, ce qui est l'indice le plus sûr que tôt ou tard elles seront acceptées. En art comme en littérature il faut combattre la routine, les préjugés, et l'on impose ses idées que quand la grande majorité du public s'est éclairée au feu de la discussion.

Ce siècle a été le siècle du progrès sous toutes ses formes; l'instruction jadis restreinte s'est au-

jourd'hui développée jusqu'aux masses populaires; la somme de connaissances possédée s'est trouvée trop étroite et il a été nécessaire d'ouvrir de nouvelles voies où l'intelligence humaine puisse prendre son essor; de là est née cette catégorie d'écrivains et d'artistes, qui subissant eux aussi cet effet du siècle, ont eu des conceptions plus vastes, des idées plus ou moins bizarres, mais toutes vraies pour quant au fond. Certains pessimistes ont attaqué ces écoles, ont appelé la nouvelle littérature la littérature des décadences, sans se douter que décadence dans une certaine mesure veut dire transformation. De plus, la littérature étrangère a obtenu droit de cité en France et est même devenue à la mode, ce qui n'a pas manqué de faire dire à d'autres pessimistes d'un autre modèle que les français subissaient l'influence étrangère; en un mot que la France n'avait plus d'or ni de littérature propre, qu'elle prenait ses impressions du dehors, que ses écrivains ne savaient plus se servir de la langue française, que leurs idées n'étaient plus rendues que dans la forme étrangère, prenant et appelant forme étrangère ce qui n'est que le charme et la beauté empruntés aux autres langages comme autant de perles, enchassées par des artistes, parmi le riche écrin déjà possédé.

Ce mouvement littéraire qui s'est produit en France ou, si l'on veut, la nouvelle littérature, dépend de causes multiples et tout d'abord du génie français; la transformation qui s'est accomplie est le résultat de l'émancipation intellectuelle. A mesure que la faculté de compréhension s'est étendue, l'écrivain pour conquérir les faveurs du public a dû trouver du nouveau, éveiller de nouvelles sensations. Ensuite on peut dire de toutes les écoles qu'elles ont été latentes; c'est par une filière presque imperceptible, tant cela s'est opéré graduellement, que la nouvelle littérature s'est conçue. Cette évolution s'est faite seule presque à l'insu même des auteurs; il a suffi d'un écrivain qui avança le pas un peu plus vite, c'est à dire, qui devança quelque peu le mouvement progressif des masses et qui s'intitula ou fut reconnu chef d'école sous un certain nom, pour que le public s'aperçut du chemin fait. Dès lors deux factions se créèrent, l'une avancée et l'autre rétrograde ou tout au moins stationnaire; cette dernière étonnée tout à coup de cette éclosion qui lui paraissait subite se fit l'ennemie de la nouvelle école ce qui ne contribua au contraire qu'à son plus solide affermissement.

Le Romantisme ne fut-il pas dans ce cas et plus récemment le Réalisme; Emile Zola fut et est encore dénigré et cependant combien n'a-t-il

pas eu de précurseurs depuis Rostif de la Bretonne jusqu'à Beaudelaire.

Chateaubriand et Bernardin de St-Pierre ne furent-ils pas les précurseurs de Lecomte de Lisle et de Loti, ces deux auteurs qui ont au génie de la langue française apporté quelque chose comme un charme mélodique et mystérieux emprunté à l'Orient; n'ont-ils pas cette même poésie élevée, cette même imagination descriptive. Le chantre des Poèmes Barbares a atteint en un style pur quoique étrange le sommet de l'image poétique, et le modelé des récits orientaux du conteur d'Asie ne fait-il pas songer à l'auteur du Paria et de la Chaumière Indienne.

Les Symbolistes et toute cette nouvelle école obscure encore incomprise dont Verlaine, René Ghil, Moréas, etc., sont les chefs, ont eu aussi un attrait, l'inconnu. Incompris aujourd'hui, qui sait s'ils ne le seront pas demain, il ne faut pas oublier un des traits principaux du caractère français l'idéal, or, l'Idéalisme n'est il pas la recherche de l'inconnu comme le Réalisme est la négation de cet inconnu? Le Réaliste est celui qui cherche à s'effacer devant la nature, l'Idéaliste au contraire celui qui ne craint pas de se conformer à l'idée qu'elle lui suggère; les Symbolistes sont dans ce cas, le seul reproche que l'on puisse leur adresser en l'état actuel est l'obscurité de leurs expressions, obscurité qui n'a pour point de départ que le trop grand abus qu'ils font des richesses de la langue française.

Ces nouvelles écoles ont leur utilité, elles ouvrent de nouveaux horizons; ne les condamnons pas avant de les connaître; le temps relativement court apporte sa sanction ou sa destruction.

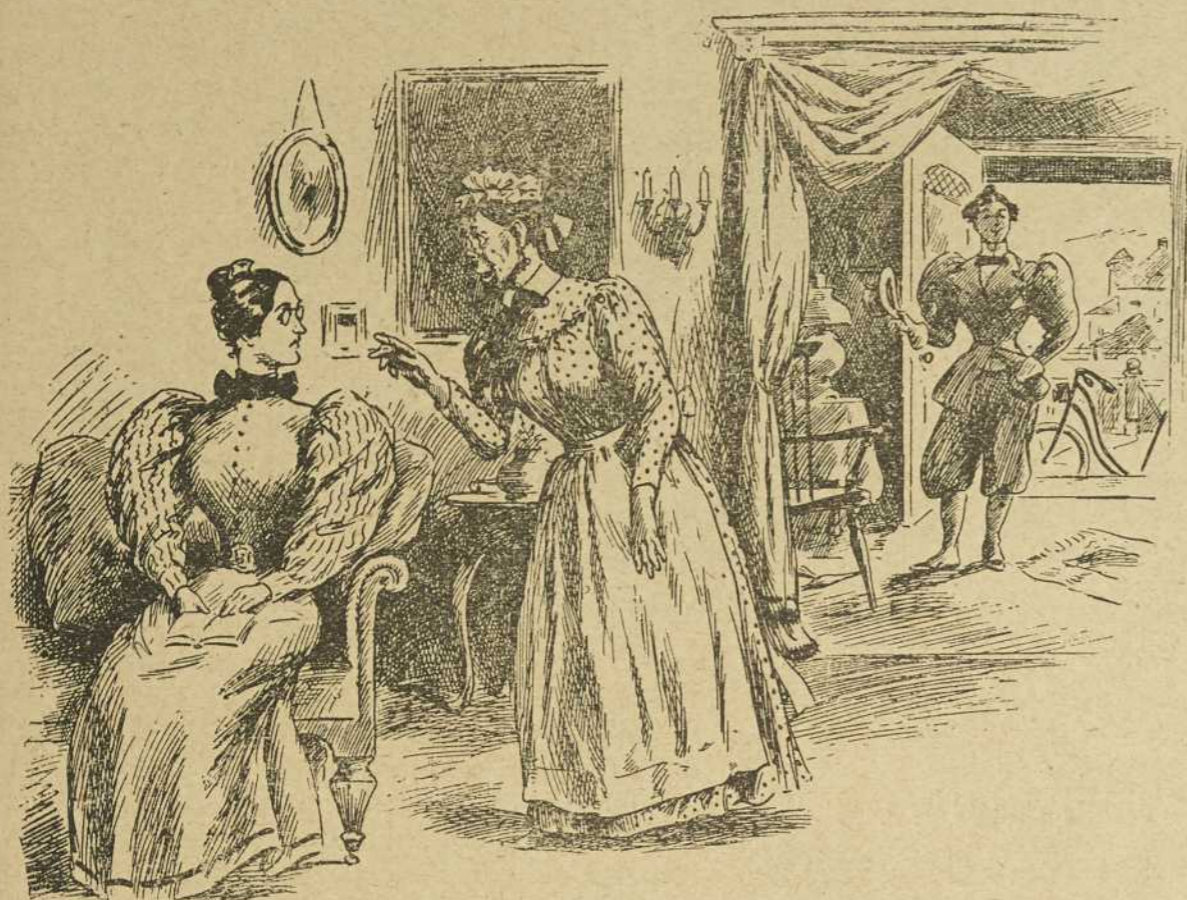
En outre de ces modifications intérieures apportées à la littérature française, les Français sont devenus amateurs et appréciateurs de la littérature étrangère; c'est là non pas un signe de décadence ou comme l'ont dit quelques uns, l'influence étrangère qui s'est imposée à la France comme un joug intellectuel, mais au contraire un signe de progrès dans la compréhension du génie de langues, si différentes du génie de la langue française, signe de pénétration et d'avancement intellectuel. Schopenhauer n'a pas tué Rousseau, Tolstoï n'a pas tué Chateaubriand, Shakespeare n'a pas tué Molière, Musset, Chateaubriand, Lamartine, Sand, Flaubert, Dumas sont toujours lus; ils ne sont pas à la mode comme il est dit des auteurs étrangers, mais ils

PRÉPARANT UN ALIBI



Le petit Louis.—Des pêches ou des biscuits?
Freddy.—Des biscuits... les souris ne mangent pas les pêches.

PAS BIEN CERTAINE



La maîtresse. — Une visite ! Est-ce une dame ou un monsieur ?
La servante. — Je n'en sais rien madame, elle a la voix d'une femme, mais il est habillé comme un homme

sont, si on peut employer l'expression, permanents, ce qui est encore mieux.

Les Français lisent Tolstoï, lisent les Russes parce que cette littérature a un parfum nouveau pour eux, comme un mystique arôme des mystérieuses steppes ; ces récits de mœurs slaves étonnant, sont comme la forme d'un rêve. Tolstoï n'a pas détrôné Xavier de Maistre, mais Tolstoï est aimé comme l'était Xavier de Maistre, pour la description de cet inconnu, de ces scènes merveilleuses qui transportent le lecteur dans d'immenses contrées neigeuses, en la Trčka des Moujicks, sur une mer de verre.

Goethe, Schiller, Shakespear, Byron sont dans toutes les bibliothèques françaises comme Lamartine, Molière, Racine, Chateaubriand, Hugo sont dans toutes les bibliothèques étrangères.

Qu'importe ces dénominations ; Romantiques, Symbolistes, Réalistes, Physiologistes ; n'analysons ni Loti, ni Zola, ni Verlaine, ni Bourget ; mais analysons le siècle, nous y verrons tous, sous quelque aspect que ce soit, la conquête intellectuelle, le mouvement en avant.

Un travail d'évolution s'accomplit, l'union des peuples se fera sur le terrain de la littérature ; je ne jette pas ici une pensée risquée mais réfléchie, qu'on en juge par le chemin déjà fait. C'est avec leur littérature que les peuples se font connaître ; elle est le miroir de leur vie, l'âme de leur mouvement. C'est par là que se fera l'assimilation universelle. Shakespear, Byron, Milton, sont l'âme de leur pays comme Musset, Molière, Lamartine, Hugo sont l'âme de la France.

HENRY CROIZARD.

LE FILS DE SÉSOSTRIS

Voilà de ça un an et demi, M. Jean L..., touriste, grand ami des arts, voyageait pour son plaisir à travers la haute Egypte.

Un jour, du côté de Damiette, il s'était arrêté à quelque distance de la ville, en compagnie de son guide. Histoire de déjeuner en plein air avec une salade d'œufs durs.

L'œuf dur est, vous le savez, la grande ressource des voyageurs.

Le déjeuner fini, après une gorgée d'eau du Nil, l'ordinaire de ce grand pays, M. L... éprouva le besoin de faire la digestion, et, pour bien digérer, il dut se donner un peu de mouvement.

Il se leva donc et fit une centaine de pas dans la campagne, toujours suivi de son guide, un Arabe qui mâchait du tabac turc en guise de dessert.

Tout à coup, le touriste, par désœuvrement, frappa du bout de sa canne une sorte de monti-

cul, un tertre sur lequel il poussait un nopal.

— Tiens, on dirait que ça sonne creux ! s'écria-t-il ! Abdallah ! viens donc voir par ici !
Abdallah, le guide, accourut, bride abattue, et après examen :

— Maître, pas étonnant que ça sonne creux ! Ça c'est un tombeau.

En Egypte, la renommée doit vous l'avoir appris, tout tombeau est soupçonné de renfermer dans son sein un trésor ou, pour le moins, une antiquité de haut prix.

Si nous fouillions un peu, maître ? reprit Abdallah légèrement allumé.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Ils fouillèrent tant bien que mal durant une heure et demie.

Un tombeau, c'en était bien un, et même un tombeau de personnage qui avait dû être un gros légume il y a quarante siècles. Ils n'y trouvèrent pas de trésor, mais le guide parvint à mettre la main sur une momie merveilleusement enchâssée dans une matière étrange, moitié toile, moitié parchemin.

M. Jean L... était aux anges. A l'aide de précautions héroïques, il parvint à dissimuler sa trouvaille de manière à l'emporter au Caire, à l'hôtel de l'Ibis, où il était descendu.

Une semaine après, le vénérable M. Mariette-Bey, l'égyptologue français bien connu, étant venu lui faire visite, lui dit, à la suite d'une savante inspection :

— Monsieur, vous avez là une antiquité inestimable. Ce n'est autre chose que le corps embaumé de Floch Irasch, le petit-fils de Sésostris, le grand roi, chef de la vingt-deuxième dynastie des Pharaons. Dans l'intérêt de la science historique, vous devriez faire présent de cette rareté au musée de Boulaq, fondé par moi où il aura une place d'honneur.

Le conseil était bon. Evidemment, M. Jean L... aurait dû le suivre ; mais que vous dire ? Il aimait mieux envoyer la royale momie en France, à l'aide d'habiles subterfuges, au milieu d'une cargaison de scarabées verts et de crocodiles empaillés.

Ainsi le petit-fils de Sésostris est arrivé tout dernièrement à Marseille, dans une caisse, à destination de Paris, pour l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Jusqu'à Marseille, tout alla bien. On ne fit pas trop d'enquête. Un objet scientifique pour l'Institut, la douane et l'octroi le laissaient passer ; mais à mesure que l'on se dirigeait sur Paris, les gabelous, furets par métier, re-

gardaient et voulaient savoir ce que contenait au juste le colis en question.

Dans le Nivernais, contrée où les rats de l'administration financière ont le nez particulièrement creux, l'envoi fut arrêté et, par conséquent, obligé de faire halte.

Trois employés de la douane, la sonde à la main, se mirent à l'examiner avec une attention désespérante.

— Ça ne peut pas passer comme indemne, dit l'un.

— Ça doit payer des droits au Trésor, dit un autre.

— Ça demande à être soumis à la taxe comme marchandise de prix, objecta le troisième.

Et il écrivit avec un morc au de craie sur la caisse :

— Vieux poisson salé, venant de la haute Egypte, cinq francs cinquante.

Le petit fils de Sésostris traité comme une tonne de hareng saur, qu'en dites-vous ?

OVIDE DESGRANGES

ENCORE DANS LES ALPES

Arrivé à un certain endroit de la route, le cocher se retourne sur son siège et s'adressant aux voyageurs :

— A partir d'ici, le chemin n'est plus praticable qu'aux mulets et aux ânes ; je prierai donc ces messieurs de descendre de voiture et de continuer leur route à pied.

IL VA FAIRE LA DEMANDE

La mère, du haut de l'escalier. — Maud ! Maud ! Pourquoi ce jeune homme reste-t-il si tard au salon ?

Maud, en refermant la porte. — Excusez un moment, monsieur. (A voix basse) Va te recoucher, maman, je crois qu'il va se décider à faire la demande.

PLAISIRS DU PIQUE-NIQUE

Le petit Paul. — Dis, Armand, as-tu eu beaucoup de plaisir hier à votre pique-nique ?

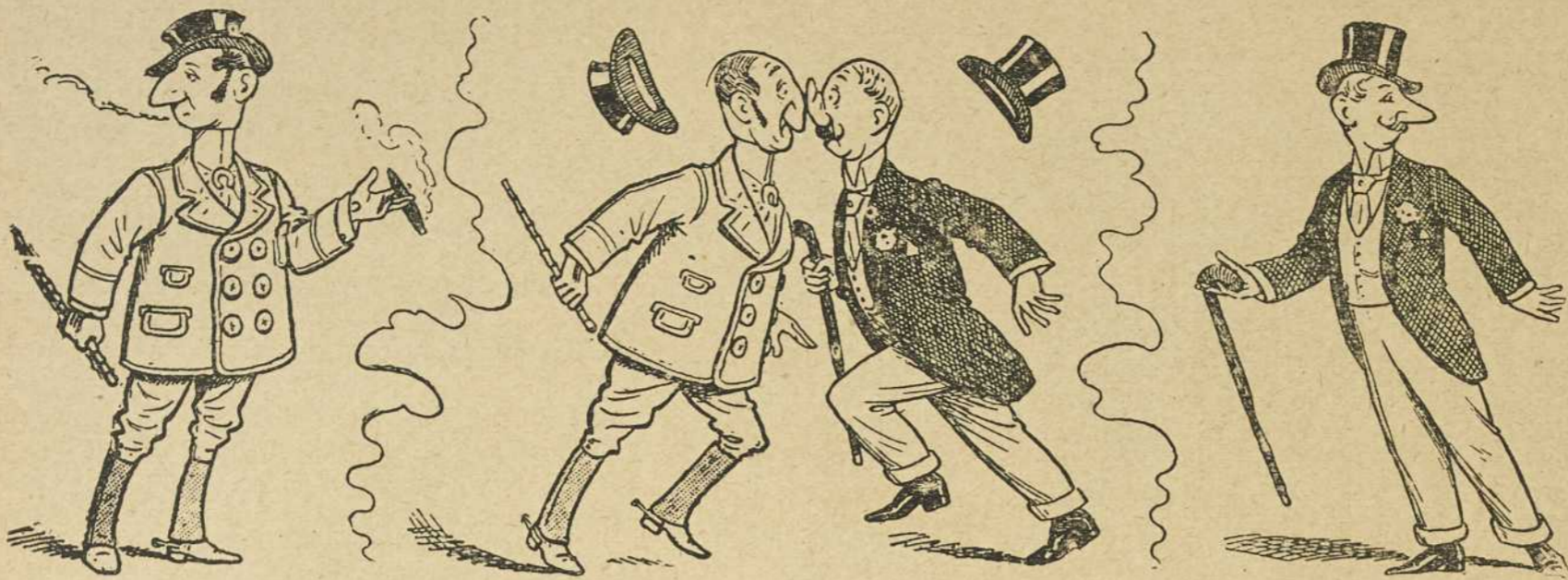
Armand. — Je te crois ! Ma sœur Clara s'est assise sur un nid de guêpes ; papa est dégringolé d'un arbre en posant la balance et maman a brûlé sa robe en faisant du thé. On s'est amusé rudement, va.

UN HOMME CHANCEUX



Le petit Jacques. — Vous êtes un homme chanceux monsieur Laframboise.
Mr Laframboise. — Pourquoi ça, Jacques ?
Le petit Jacques. — C'est parce votre maman ne vous battra pas si vous n'arrangez pas vos cheveux.

REGARDEZ DEVANT VOUS S. V. P.



Bouleau — Beau cheval, ma foi...

Vlan... Vlan...

Rouleau. — Une jolie fille, ma parole!

ZOÉ FIN DE SIÈCLE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES :

ALEXANDRE DUPLAQUET, *Jeune provincial, 20 ans, mine godiche.*
 ZOE FINDESIECLE, *ingénue, robe de soie décolletée, très élégante, cheveux blonds, yeux bleus.*
 DUGONNARD, *financier, 50 ans, chauve, très laid, bedonnant.*

ACTE I

Le théâtre représente un salon de petite ville aux environs de Paris. Plusieurs portes pour la commodité de l'entrée et de la sortie des acteurs. Il fait jour, Alexandre est debout au lever du rideau, Zoé est debout également.

ALEXANDRE — Mademoiselle...

ZOE — Monsieur ?

ALEXANDRE. — Vous êtes charmante... et je vous aime...

ZOE. — Et vous, vous êtes un imbécile, et je ne vous aime pas ! (*Elle passe*)

ALEXANDRE. — Zoé !

— Zoé — Hein ?

— ALEXANDRE, *amoureusement*. — Alors le printemps, la verdure, tout ça ne vous dit rien ?...

ZOE. — Que vou'ez vous que cela me dise ?

ALEXANDRE. — Moi, j'ai des frissons par tout le corps et en vous apercevant, Zoé...

ZOE, *sévèrement*. — Vous oubliez que vous parlez à une jeune fille, Monsieur !

ALEXANDRE — Ah ! on ne peut donc pas leur parler comme aux autres, aux jeunes filles ?

ZOE, *à part*. — Grand serin !

(Ici le public doit applaudir.)

ALEXANDRE. — Je pensais... J'espérais... qu'à votre âge...

ZOE. — Monsieur !

ALEXANDRE. — Oh ! excusez moi ! Et comme me voici seul, loin de ma famille, libre de vivre à ma guise de la pension que me fait mon père...

ZOE, *subitement intéressée*. — Ah ! vous avez une pension ?

ALEXANDRE. — Oui... Enfin n'en parlons plus.

(Il va pour s'éloigner.)

ZOE, *le retenant*. — Pardon ! Vous avez l'intention de m'offrir votre cœur...

ALEXANDRE. — Oui... est ce que ?...

ZOE, *avec intention*. — Et votre main ?

ALEXANDRE. — Oui... ma main ?

ZOE. — Alors !...

ALEXANDRE. — Ne puis-je rien espérer ?

ZOE, *après réflexion*. — Nous verrons cela ce soir...

(Le public doit faire relever la toile au moins une fois.)

ACTE II

Même décor. — Le soir la nuit tombe.

ALEXANDRE, *tendrement*. — Eh bien ?

ZOE — Votre main...

ALEXANDRE, *faiblement*. — Mais, papa se fâchera.

(Zoé lui prend la main de force.)

ALEXANDRE. — Ah ! Zoé !...

ZOE. — Il n'y a rien dedans !

ALEXANDRE, *tendrement*. — J'y mets mon cœur.

ZOE — Ce n'est pas assez !

ALEXANDRE. — Ah !

(Ici le public doit encore applaudir.)

ZOE. — Et votre pension ? A quel chiffre se monte-t-elle donc ?

ALEXANDRE — J'ai cent francs par mois...

ZOE, *furieuse*. — Ah ! zut ! alors... (*à part, en s'en allant*). Dire que j'ai perdu mon temps avec cet imbécile-là. Et l'on dit : aux innocents les mains pleines ! ce que les proverbes sont menteurs !ALEXANDRE, *seul, les mains sur la poitrine*. — Ah ! mon cœur !...

(Le public doit faire relever le rideau.)

ACTE III

Même décor. — Le soir. Eclairage à giorno.

ZOE — DUGONNARD (*tenant un petit cadre*).

DUGONNARD — Bonsoir, mademoiselle.

ZOE. — Tiens ! Monsieur Dugonnard.

DUGONNARD. — Comment trouvez-vous ce tableau ?

ZOE — Charmant.

DUGONNARD. — C'est mon hôtel du Parc-Monceau

ZOE — C'est ravissant

DUGONNARD. — J'vous le donne.

ZOE. — Quoi ? le tableau ?

DUGONNARD. — Non L'hôtel. Vous montez à cheval ?

ZOE. — Oui ?

DUGONNARD. — Aimez-vous les steppers pomelés ?

ZOE. — Beaucoup.

DUGONNARD — J'en ai un très doux. Je vous prie de l'accepter.

ZOE. — Vous êtes adorable !

DUGONNARD. — Alors vous m'aimez un peu ?

ZOE, *rougissant* — Monsieur...DUGONNARD, *la prenant dans ses bras*. — Chère Zoé !

(On baisse le rideau. Le public fera relever la toile indéfiniment.)

PARISIEN.

LES RESPONSABILITÉS

En ce temps là et désireux de dégager sa responsabilité, fortement engagée dans l'affaire du Warf de Madagascar, le ministre de la guerre, responsable devant le parlement, fit appeler le général X..., chef du service colonial et l'apostropha ainsi :

— C'est inouï, général ! Absolument inouï ! Il faut trouver, absolument trouver les responsabilités dans l'affaire du Warf ! Cherchez-les ! sacre bleu ! Cherchez-les !...

Le général X..., atterré de la colère du ministre, fit appeler le colonel Y..., responsable devant lui, et déversa sa bile sur la tête du coupable :

— Colonel, c'est scandaleux, scandaleux ! Trouvez-moi le coupable !...

Le colonel Y..., ayant fait appeler le chef de la 25e division, seul responsable devant lui, le fixa entre les deux yeux et d'une voix sifflante l'invectiva à son tour :

— M' fidez sale responsabilité ! C'est vous qui m'avez mis dans l'pétrin, nom d'un pepin ! trouvez-moi le responsable. Il le faut et je veux faire un exemple.

Le chef de la 25e division fit appeler, de suite, le sous-chef du 78e Bureau qui, en l'absence du titulaire, était responsable devant lui :

— Triple crétin ! vociféra-t-il. C'est vous qui avez donné comme authentiques les indications pour le Warf ! Ne dites pas non, au moins. Eh bien, aujourd'hui, il faudra retrouver la filière de ces renseignements. Allez vivement.

Le chef du 78e Bureau fit appeler le rond de cuir qui prétendait connaître à fond Majunga.

— Parbleu ! fit le rond de cuir, je tenais ces renseignements, absolument exacts, paraît-il, de feu le cousin du pédicure d'un professeur de piano qui venait chez ma tante.

Il est mort aujourd'hui, mais c'est lui le seul responsable, car il avait reçu les indications d'un type qui avait relâché deux jours, étant matelot, à Madagascar même, en 1827.

LA FIN EXCUSE LES MOYENS

Un monsieur qui adore les cigares, notamment le *Champagne Cigar*, a trouvé un moyen économique de satisfaire ses goûts sans bourse délier.

Ne pouvant en acheter, il les vole. C'est ainsi que dernièrement il défonçait la devanture du magasin de M. P. Chaput et en extorquait quelques centaines de ses cigares favoris.

Canaille, mais pratique, n'est-ce pas ?

PHILOSOPHIE

Lui. — Vous dites que vous m'aimez et néanmoins vous ne voulez pas être ma femme. Est-ce parce que je suis pauvre ? Croyez bien qu'il y a, en ce monde, des choses préférables à l'argent.

Elle. — C'est bien vrai ; mais il faut de l'argent pour les acheter.

PAS ÉTONNANT DE SA PART

Juliette. — Léa m'a encore demandé hier soir ce que je pensais d'elle.

Rose. — Cela ne m'étonne pas de sa part elle, demande toujours des impossibilités.

UNE AUTRE SORTE DE MAIN



Elle (caline). — N'avez-vous jamais tenu une main que vous préféreriez à la mienne ?

Lui. — Seulement qu'une fois, ma chère, c'est quand j'avais le *Strait Flush*.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE
CRIME D'ORGÈRES

Par LOUIS LÉTANG

PREMIÈRE PARTIE

LE LIEUTENANT DARBOIS

III — UN ASSASSINAT MYSTÉRIeux

(Suite.)

“Notre arrivée fut accueillie par un cri d'espoir : — Ah ! voilà les gendarmes !

“On s'imagine facilement dans ces occasions là que tout est sauvé quand la gendarmerie arrive. Ce n'est malheureusement pas toujours vrai. Les ouvriers se rangèrent avec empressement pour nous laisser passer. Dans le bureau des commis je laissai mes gendarmes avec consigne d'éloigner les curieux, puis, suivi du brigadier, j'entrai dans le cabinet de M. Baudot. Sous la lueur d'une lampe, plusieurs personnes : M. Delcourt, le médecin du pays ; puis Joseph, le domestique ; le petit secrétaire Masson et deux ouvriers, chefs d'atelier.

“C'est inutile, disait le médecin en se relevant, le sang ne vient pas, tout est bien fini. Il est mort depuis plus d'une demi-heure.

“Pourtant il râlait encore quand je suis arrivé, dit Joseph. Le pauvre homme, il m'a regardé avec des yeux tout blancs...

“A-t-il prononcé une parole ? dis-je en l'interrompant.

“Non, monsieur Gauthier. Rien de rien. J'ai essayé de le relever, mais il s'est raidi tout d'un coup et n'a plus rien dit.

“Ah ! vous voilà maréchal des logis ? dit le médecin en rangeant ses instruments dans la trousse. Votre besogne commence. La mienne est malheureusement finie.

“Il est bien mort ?

“Tout ce qu'il y a de plus mort. Et il a fallu que le misérable qui est venu à bout de cet homme-là ait une rude poigne. Il a été étranglé debout par quelqu'un de très grand, pourvu de longs bras, et l'étreinte a duré jusqu'à suffocation complète et perte du sentiment, formidable, absolument rigide, sans reprise ni tâtonnement. Voyez, les cinq doigts de chaque main sont imprimés sur la peau avec une netteté parfaite.

“Et M. Delcourt me montrait le cou tuméfié de la victime, où se détachaient en noir des ecchymoses régulièrement espacées. Malgré moi j'eus un geste de dégoût en voyant ce que l'horrible attentat avait fait de la bonne figure rougeaude, un peu gouailleuse, de ce pauvre M. Baudot.

—Vous nous épargnez la description, n'est-ce pas : fit Mile de la Reynie, qui suivait avec l'attention la plus vive le récit du capitaine Gauthier.

—Volontiers, charmante demoiselle. Aussi bien, je ne l'examinai pas longtemps, saisi de colère contre le meurtrier et impatient d'arriver à le découvrir.

—Juste comme nous ! s'écria l'incorrigible interruptrice.

—Sans m'attarder à de minutieuses constatations, je demandai :

—Qui a vu M. Baudot le dernier dans la soirée ?

—Moi, répondit le petit secrétaire Masson. Il est revenu de son voyage à Riom un peu avant neuf heures et demie et il m'a fait rester près de lui pendant qu'il dînait.

—A quelle heure l'as-tu quitté ?

—Juste au moment où le quart de dix heures sonnait.

—Il était seul ?

—Non, M. Lequesne venait d'arriver.

—Ah ! fis-je en tressaillant.

—Ils avaient sans doute à se dire des choses secrètes, continua le jeune homme, car M. Baudot me renvoya immédiatement. “C'est assez travaillé pour ce soir, laissez-nous, petit.” Telles furent les dernières paroles que j'ai entendues de lui. Je pliai bagage et je partis, content d'aller me coucher.

“Ah ! reprit vivement le secrétaire, je sais qu'en entrant dans son cabinet, avant que M. Lequesne arrive, M. Baudot a pris dans la caisse une grosse liasse de billets de banque et qu'il les a placés là, dans le tiroir de son bureau.

“Je courus à l'endroit désigné. La clef était dans la serrure. Je tirai à moi. Un gros rouleau de papier tenait toute la place. Je le pris et le déroulai : des plans, des croquis, des explications de machines, des brevets avec le timbre du ministère des travaux publics et du commerce, mais de billets de banque, point.

—Tonnerre de Brest ! m'écriai-je en abattant mon poing fermé sur la tablette du bureau, c'est l'inventeur qui a fait le coup !...

“Il n'y eut pas un mot de réclamation. Toutes les personnes qui se trouvaient là avaient la même pensée.

—Ça ne peut être que lui ! firent les chefs d'atelier d'un ton convaincu. Ah ! le gueusard !

—Eh bien ! mais enfants, il faut le pincer tout de suite. Qu'un gendarme reste ici pour garder le corps. Et nous autres courons chez lui.

“La maison que Albert Lequesne et sa famille habitaient était située à l'extrémité du village, isolée des autres habitations. Huit ou neuf cents

mètres la séparaient de l'usine. En quelques minutes, au pas de course, nous pouvions franchir cette distance. Tout en courant, j'organisais mon plan d'attaque et je donnais les ordres nécessaires. Nous voici sur la grille. Je heurte de toutes mes forces. Rien ne bouge dans la maison. Pourtant une lumière brille à la fenêtre du premier étage. Je carillonne à grands coups de bottes. Rien.

—Allons, les enfants. Un coup de collier. Tous ensemble. Enfoncez-moi ça !

“Ils s'alignent, l'épaule droite en avant ! Une, deusse ! Et d'un seul élan ils se jettent sur la porte grillée. La poussée est irrésistible et avec un bruit formidable de tôle brisée, de gonds arrachés, la grille cède et s'abat à l'intérieur. D'un bond, je suis à la porte de la maison. Elle est entr'ouverte. Je pousse le vantail et j'entre. Tout le rez-de-chaussée est obscur. Je grimpe vivement l'escalier, me dirigeant vers la chambre où j'ai vu de la lumière. Je frappe. Point de réponse. Sans renouveler ma tentative, je tourne le bouton et je franchis le seuil. La chambre est vide. Une lampe oubliée sur une table l'éclaire. Les meubles fouillés, les hardes qui traînent sur le parquet, tout révèle un brusque départ. Trop tard ! Les oiseaux sont envolés.

—Mille millions de bagasses ! Nous sommes volés !

—Ah ! le brigand !... Vous voyez, monsieur le maréchal des logis, que c'est bien lui l'assassin !...

—Parbleu ! Je l'ai deviné tout de suite ! Mais ce n'est pas tout ça. Il faut les rattraper. On ne va pas très vite par ce froid là, avec une femme et un enfant. Nous allons leur donner une chasse furieuse.

—Oui, mais, monsieur Gauthier de quel côté faut-il courir ?

—Je réfléchis un instant.

—Parbleu ! ils ne peuvent être allés que du côté d'Issoire, dans l'intention de gagner la station de chemin de fer pour le train de deux heures du matin...

—C'est cela, bien assurément...

—Tous les autres chemins mènent dans la montagne.

—Poursuivons-les donc sur la route d'Issoire. Il est minuit et quart... trois lieues à dévorer... Nous serons certainement à la station avant le départ du train. Ils ne peuvent nous échapper.

—Faut-il monter à cheval ? demanda le brigadier qui, après avoir fait le tour de l'enclos, était rentré par la petite porte du fond.

—Inutile. Nous avons le temps. D'ailleurs un galop de cheval, par cette nuit de gelée, s'entendrait à deux lieues à la ronde.

—Bien, margis.

—Tenez, continua-t-il en me remettant un morceau d'étoffe, voici ce que j'ai trouvé au bout du sentier qui donne sur la route d'Issoire. Il fait noir comme dans un four, mais mon éperon s'est entortillé dans ce chiffon et c'est ainsi que j'ai pu le ramasser.

“J'examine l'objet à la lueur d'une lanterne que portait un ouvrier. C'était une pointe de dentelle d'un travail fin et dont la valeur devait être assez considérable.

—Voilà qui confirme mes prévisions. Nos fugitifs dévalent sur la route du chemin de fer, c'est maintenant certain. Brigadier, désignez un gendarme pour garder cette maison, en cas que, traqués, nos gibiers reviennent au gîte. Ça s'est vu ces choses-là. En route !...

“Et nous reprenons notre course. Après une heure de course silencieuse, nous sommes arrivés à la tuilerie, sur la route d'Issoire. Nous contournions les bâtiments de l'exploitation, abandonnés et déserts à cette époque de l'année. Tout à coup j'entendis des appels jetés par une voix assourdie. M'arrêtant aussitôt, j'écoutai.

—Georgette ! Georgette ! disait la voix, et elle était empreinte d'une angoisse inexprimable. Où es-tu ? C'est moi ! moi ! Il n'y a nul danger maintenant. Je les ai dépistés... viens... montre-toi...

“Il n'y avait pas à douter. C'était la voix d'Albert Lequesne.

Le récit du capitaine Gauthier augmentait d'intérêt ; chacun l'écoutait avec attention. De son côté, le capitaine se sentait en proie à une certaine émotion, au souvenir de ce drame qui avait tant marqué dans sa vie. Il s'arrêta, un moment, et, pour se remettre de son agitation, il prit un troisième verre de cognac ; puis il continua :

—Bref, je voulais savoir ce qui se passait. Doucement, avec mille précautions, je fis quelques pas encore et à travers les branches dénudées d'une charmille, je regardai. Sur le bord de la rivière, à l'endroit où un bac s'amarrait, penché sur l'eau et regardant l'autre rive, un homme s'agitait avec de grands gestes désespérés. La barque n'était plus là ; confusément, se détachant en noir sur les clairs filets de l'onde mugissante et demi glacée, on la devinait à la rive opposée.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! gémissait Albert, que s'est-il passé ? Aurait-elle traversé l'eau avec l'enfant ? De ses faibles mains aurait-elle pu haler sur la corde avec assez de force ? Pourquoi cette traversée inattendue !

—Georgette ! Georgette ! s'écria-t-il encore.

—Puis, plus fort cette fois et plus impatiemment :

—Georgette !... Georgette !...

“Tout à coup, lui et moi nous entendîmes les cris plaintifs d'un enfant. Ces cris s'élevaient parmi les touffes énormes d'herbes sèches et de roseaux qui accompagnaient la rive. Albert avait bondi. Il plongea furieusement dans cette brousse ondoyante et reparut aussitôt, tenant dans ses bras un petit corps enveloppé dans de lourdes couvertures, qu'il dégagait convulsivement. J'entendais ses dents c'aquer de terreur, et sa tête léonine, sans chapeau, avec sa grande barbe et ses grands cheveux épars, hérissés, s'enfouissait éperdument dans les laines écartées, et des baisers furieux dévoilaient la tête du petit être qui ne pleurait plus.

—Mon fils ! Mon enfant ! sanglotait-il. Jeté comme un paquet encombrant au coin d'un sentier... Abandonné... trahi !... Ah ! la misérable ! la misérable !... Et dire que c'est pour elle, pour elle seule... pour elle seule !

“Et plus bas, d'une voix rauque :

—Comme je suis puni, Seigneur, comme je suis puni !...

“Quoique, continua Gauthier, je ne sois pas très sensible de mon naturel, j'avoue que cette scène inattendue, mystérieuse, eut le don de m'émoi-voir plus que je ne saurais dire. Pendant toute une seconde, je demeurai étourdi, suffoqué comme une bête ne sachant que faire. Puis la réaction se fit, et le sentiment du devoir me revint. Lentement, je sortis de ma cachette, et sur la pointe des pieds, prenant bien garde de faire sonner mes éperons, je me rapprochai d'Albert Lequesne. Puis, quand je fus arrivé près de lui je lui mis la main sur l'épaule en m'écriant :

—Je vous arrête !...

“Violentement il se dégagea et fit un bond en avant. Il serrait l'enfant contre sa poitrine et me regardait avec des yeux farouches et menaçants. Et comme je m'approchais encore, il recula jusqu'à la berge de la rivière et soudain, se détournant, il se jeta dans l'eau. La mince couche de glace, qui malgré le courant s'était formée tout le long des rives, craqua sous son poids et se rompit. Je crus un instant que, saisi par le froid, il n'aurait pas la force de lutter contre le flot, qu'il allait périr là, que son acte de folie était un suicide. Mais non ! Il s'est dressé dans l'eau mugissante, et moitié nagant, d'un bras ferme, et d'une impulsion vigoureuse, moitié courant, lorsque le rehaussement du fond lui permit de prendre pied, il coupe la rivière à angle droit. Stupide, je le regarde, ne pouvant m'habituer à l'idée qu'un homme porteur d'un enfant accomplit sous mes yeux cette traversée surhumaine.

—Mais il s'échappe !... Mais il va disparaître et gagner l'autre bord ! m'écriai-je en revenant à moi.

“Je saisis un de mes pistolets, je visai et je fis feu. Tout aussitôt un cri de profonde douleur se fit entendre. L'homme était touché. Un moment, je crus qu'il allait rester dans un tourbillon. La balle de mon pistolet — ont le sut plus tard — lui avait cassé le bras gauche, et vous vous imaginez quelle incroyable énergie il lui fallait déployer pour résister au froid qui gelait ses os, à un courant extrêmement rapide et à la douleur atroce qui paralysait ses mouvements. Mais il est des moments dans la vie où l'homme est de fer, où sa volonté, comme celle d'un dieu, triomphe de la nature. Albert Lequesne était dans un de ces moments-là. Il atteignit l'autre bord de la rivière, grimpa péniblement le talus escarpé et disparut dans la nuit.

“N'ayant pas de barque, il nous était impossible de continuer la poursuite. Nous la reprîmes, à l'aube du jour. Vers deux heures de l'après-midi, j'aperçus une gouttelette de sang sur le bord d'une route forestière. La route forestière qui piquait droit sur le massif montagneux, se détournant à la fois Orgères et d'Issoire. Donc Albert Lequesne avait suivi cette route. Au bout de trois kilomètres environ, le chemin forestier tombait sur la grande route ferrée qui s'en va vers Tulle en traversant le massif central. Toutes traces disparaissaient.

“A cet endroit très désert une maison de garde. La seule habitation à deux lieues à la ronde. J'allais frapper à la porte. Une femme tout effarée vint m'ouvrir tenant en ses bras un bel enfant qui dormait. Ma vue parut l'épouvanter et elle devint toute tremblante. Rien ne m'est plus désagréable que d'effaroucher les dames : celle-ci, la femme du garde, pouvait avoir une trentaine d'années, mince, fatiguée, malade, son visage était triste, ses yeux rougis. Je fréquentais très peu ces parages et n'avais encore rencontré que deux ou trois fois son mari, un petit brun trapu qu'on appelait : le Picard. Je me hâtai de rassurer cette timide créature et je lui posai quelques questions. Elle ne sut que balbutier deux ou trois paroles quasi inintelligibles : son mari était en tournée et elle n'avait rien vu, rien entendu. Jamais de ma vie je ne me suis trouvé en face d'une femme aussi peu bavarde !

“Et comme j'en faisais l'observation quelque temps après au forestier, le Picard, celui-ci, un ancien soldat décoré de la médaille militaire, me dit que leur petit garçon avait été très malade et que sa femme s'était tuée à le soigner ; d'ailleurs elle s'ennuyait à mourir dans ce pays perdu, et le garde pensait bien que, grâce à ses bonnes notes on lui accorderait bientôt le changement qu'il avait sollicité et qui le rapprocherait de la Picardie. Sa demande fut en effet accueillie, et quelques mois après il partait prendre possession d'un nouveau poste.

“Moi, ma visite à la maison forestière avait ranimé mon espoir. Du moment que Lequesne n'y avait pas paru, n'y avait par conséquent pas reçu de secours, fatalement, il devait tomber en notre pouvoir. Il fallait s'attendre à le trouver étendu dans quelque fossé, au pied d'un arbre ou d'un buisson. Et cela me tarrait de le découvrir, à cause de l'enfant qu'il eût été désagréable de trouver mort sur le cadavre de son père.

“Cette fois, mon espérance ne fut pas trompée. A peine notre battue était-elle commencée qu'un gendarme vint m'avertir de la découverte d'une piste. Je me rendis à l'endroit indiqué. Sur la terre, les empreintes de fines et longues bottines.

— Nous y sommes !... m'écriai-je.

“La piste était assez droite et nous conduisait à une muraille de rochers. A cet endroit les pas cessent, il y a une excavation hermétiquement bouchée de l'intérieur par du sable et des feuilles sèches. Cette faible barrière est vite enlevée, je me glisse par l'ouverture et dans un espace d'environ quatre ou cinq pieds carrés, sorte de tanière à loup, j'aperçois le corps étendu d'Albert Lequesne. Comme les grands fauves qui s'emmurent au fond des cavernes quand ils ressentent les premières atteintes de la mort, cet homme était venu se terrer là pour y rendre le dernier soupir, espérant que sa dépouille servirait de pâture aux carnivores et qu'il disparaîtrait du monde sans laisser de trace !

—C'est grand, c'est beau ! murmura le lieutenant Darbois.

—Et pas banal du tout ! s'écria Mathilde de la Reynie. Je savais bien moi, que ce Lequesne était un vrai héros !...

—Nous le tirâmes hors de ce refuge, poursuivit Gauthier. Il était raide, glacé. Chose étrange et qui nous frappa d'une épouvante mêlée de pitié profonde, la longue barbe en pointe et les longs cheveux flottants d'Albert Lequesne étaient devenus gris ; ses yeux étaient clos, ses traits creusés de sillons tourmentés. Nous reconnûmes alors qu'il avait le bras gauche brisé au dessous de l'épaule : la balle de mon pistolet. Ses habits, imbibés de sang, raidis par la gelée, se tenaient tout d'une pièce. A la poitrine, je reconnus un peu de chaleur encore. Ma main eut la sensation d'un faible battement.

— Il n'est pas mort, m'écriai-je. Hâtons-nous de le réchauffer, de le ranimer !...

“Vite, on s'empressa de rassembler des broussailles et l'on en fit un grand feu qui battait clair. Puis avec la lame de mon couteau, j'écartai de force les dents serrées de Lequesne et par petites portions je lui fis avaler ce qui restait de cognac dans ma gourde. La chaleur et le cordial finirent par le ranimer, et au bout d'un quart d'heure l'assassin de M. Budot ouvrit les yeux. Il eut autour de lui un regard de détresse poignante, et comme j'étais penché sur son visage j'entendis qu'il murmurait :

“Mon Dieu ! ils ne m'ont pas laissé mourir !...

“Puis sa tête se renversa et il s'évanouit de nouveau.

—Pauvre homme ! s'écria Darbois.

Il y eut quelques secondes d'un grand silence. Personne n'osait rompre l'émotion commune par une réflexion dont la banalité possible causait une appréhension. Tout à coup, une voix rompit le silence :

—Mais l'enfant ?... l'enfant ?... Qu'est devenu l'enfant ?...

D'un même mouvement, toutes les personnes présentes se tournèrent vers Mme de Raismes qui venait de jeter cette interrogation avec une nervosité inquiète. Les mains crispées sur le bras de son fauteuil, à demi levée, le buste tendu en avant, sa mignonne figure toute convulsée, elle regardait Gauthier d'un regard fébrile, impatient, tourmenté.

—Voilà le mystère, chère madame, répondit en hâte le capitaine. Albert Lequesne n'avait plus l'enfant. Nous explorâmes tous les environs, on fit de nouvelles battues dans la forêt, on suivit à rebours avec les plus méticuleuses précautions la piste qui nous avait conduits au fond du ravin, mais tout fut inutile. L'enfant avait disparu. Jamais on ne put savoir ce qu'il était devenu.

—Mais, demanda Darbois qui se sentait pris au cœur par ce drame poignant, mais Albert Lequesne, revenu à la vie, aurait pu éclaircir ce mystère ?

—Sans doute qu'il l'aurait pu, mais il ne l'a pas voulu. Transporté à Issoire, à la maison d'arrêt, il resta plus de deux mois dans une prostration profonde dont rien ne put le tirer. Il refusait de se laisser soigner, ne désirait que la mort, et c'est de force qu'on le guérit ; c'est grâce à une surveillance de tous les instants qu'on l'empêcha de se suicider. Il avoua brutalement son crime au juge d'instruction : “C'est moi, moi seul qui suis le meurtrier de Budot.”

“Mais pour le reste un silence absolu, farouche. Si on le pressait trop, il jetait à l'interrogateur une phrase brève, incisive, toujours la même : “Je suis coupable, que les hommes me condamnent ; j'ai tué, qu'on m'envoie à l'échafaud.” Quand on lui parlait de l'enfant, il disait d'un air égaré : “Je ne sais pas... j'étais fou !”

“Il fut établi par le caissier de la maison Budot qu'une somme de 150,000 francs avait été tirée de la caisse, la liasse vue par le petit secrétaire Masson et remplacée dans le secrétaire de l'usine par le rouleau de plans et de brevets d'invention dont je vous ai parlé. Cette somme considérable avait disparu. Interrogé sur ce chef, Albert ne voulut jamais répondre, seulement le juge remarqua plusieurs fois que son impassibilité ordinaire alors l'abandonnait et que dans ses yeux éteints un éclair de haine s'allumait.

“En cour d'assises ce fut la même chose. Le président n'en tira pas un mot de plus. Il n'avait pas voulu qu'un avocat le défendît. Mais à la barre se présenta tout de même le plus éloquent de tous, Me Lichaud, envoyé par la famille d'Albert, pour tâcher d'écartier l'horreur et la honte d'une exécution capitale. Les jurés émus accordèrent les circonstances atténuantes et Albert Lequesne fut seulement condamné pour meurtre et vol aux travaux forcés à perpétuité. La sentence de la cour ne parut faire aucune impression sur lui, et quelques jours après, il partait pour Cayenne emportant son secret. Jamais on n'a su ce qu'étaient devenus la femme et le beau-frère d'Albert d'une part, son enfant de l'autre.

—Ah ! Ah ! fit Mme de Raismes en s'efforçant de sourire, elle semblait remise du malaise qui l'avait saisi un moment, pas gaie votre histoire, capitaine Gauthier, pas gaie du tout.

—Puis elle manque de conclusion, ajouta Mlle de La Reynie. Voyons, vous m'avez tout émue, toute bouleversée ; et maintenant que ma curiosité, notre curiosité à tous est surexcitée au plus haut point, vous nous laissez en suspens pour les trois quarts de votre histoire. Trop de trous, capitaine ! Ça manque de dénouement !

—Que voulez-vous, ma chère demoiselle, je dis ce que je sais, j'expose ce que j'ai vu, ce que j'ai fait. Quant au dénouement, eh ! eh ! au dénouement véritable et complet, si je n'ai pu vous le donner c'est qu'il n'est pas fait... Mais peut-être se fera-t-il ? Tout arrive !...

—Monsieur Gauthier, vous savez encore quelque chose ? s'écria Mathilde.

—Rien de capital ! Mais je puis vous dire qu'Albert Lequesne n'a pas fait long séjour à Cayenne. Moins d'une année après il s'évadait du pénitencier. On eut de fortes raisons de croire qu'il périt dans la brousse, ainsi que les deux malheureux qui s'échappèrent avec lui et dont on retrouva peu de temps après les ossements à demi rongés par les fauves. Débris de deux ou trois hommes ? Pas facile à vérifier dans de telles circonstances. On dressa l'acte de décès d'Albert Lequesne. Eh bien ! il paraît que c'était une erreur !...

(A suivre.)

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

QUATRIÈME PARTIE

XV — LE BONHEUR

(Suite.)

Soudain des pas retentirent dans l'hôtel, puis une voix joyeuse, une voix bien-aimée :

— Viviane ! Ma Viviane !

Dès le vestibule de l'hôtel, Gilbert avait échappé à l'amiral qui voulait le retenir, craignant une émotion trop vive.

Et il se précipitait, les bras tendus.

Quand il entra dans le cabinet, Viviane ne se trompa pas une seconde à la triomphante expression de son visage.

— Gilbert, s'écria-t-elle, on vient de reconnaître que ton père était innocent.

— Oui, ma Viviane, murmurait Gilbert en la relevant.

Car elle l'avait attendu à genoux.

— Mon bien-aimé, dit-elle avec extase, je le savais ! Mon cœur ne pouvait pas m'avoir trompée.

— Le vrai coupable lui-même vient de s'accuser. C'est...

— Ah ! que nous importe le criminel ! Que nous importent les autres ? Mon bien-aimé, ne parlons plus que de nous !

Elle l'enlaçait, et, tombant sur le canapé, l'attirait sur son sein :

— Enfin ! Je puis dire, devant tous, que je t'aime, que je suis à toi. Oh ! je t'aime, vois tu ! Je serais morte si je n'avais pu être à toi.

— Chère adorée, qui n'a jamais désespéré, qui m'a toujours redonné du courage ! Tu as un cœur d'homme, toi !

— Le tien qui bat contre le mien.

— Eh bien, eh bien ? Et mon autorisation ? cria une grosse voix avec émotion.

L'amiral avait difficilement monté l'escalier ; il était vraiment tout bouleversé, et ses jambes s'en ressentaient.

— Mon ami, dit Mme de Montmoran, dont le visage était couvert de larmes et souriait pourtant, mon ami, nous ne comptons plus. Mon gendre ne m'a même pas saluée.

Pardonnez-moi, ma mère, dit bien affectueusement Gilbert en allant l'embrasser. Trop de bonheur me faisait oublier ce que je vous dois.

— Mon enfant, répondit Mme de Montmoran, en lui rendant son étreinte de tout son cœur, vous méritez trop de bonheur ; car vous avez vraiment eu trop de malheur jusqu'ici !

— C'était tout bonnement un héros, dit l'amiral. Viviane, tu ne l'aimeras jamais assez !

— Oh, si, mon père, répliqua Viviane toute sereine, je m'en sens très capable.

Elle embrassa son père, sa mère, Madeleine et Philippe ; puis elle se rejeta dans les bras de Gilbert :

— Maintenant que je suis certaine de mon bonheur, s'écria-t-elle, dis moi enfin comment nous avons pu arriver à la victoire, lorsque tout semblait désespéré.

Timidement, Gilbert leva les yeux sur l'amiral : songeant à Philippe, il craignait maintenant de parler.

L'amiral se tourna vers son fils et le dévisagea quelques secondes avec sévérité. Puis, lentement il prononça :

— Nous réchauffons un joli serpent dans notre maison. Ce n'est pas l'infortuné marquis de Trévenec qui assassina mon frère, c'est notre cousin, le baron de Kernizan.

— Dieu ! bégaya Philippe le visage contracté.

— Ce malheureux vient de mourir, tué par sa digne femme, à la suite d'une querelle, nous a-t-on raconté. Et à son lit de mort, grâce à ce brave curé de Trévenec qui était parvenu à le convertir, il a avoué son crime. La réhabilitation du marquis de Trévenec n'est plus qu'une question de temps et de formalités. Quant à cette misérable femme, qui nous a tous si indignement trompés ici, qui a agi vis-à-vis de nous, comme vis-à-vis de sa tante d'ailleurs, — car elle partageait également son hypocrite affection entre la marquise douairière de Trévenec et nous, — avec une scélératesse si consommée, elle en sera quitte avec un procès-verbal ; elle a si bien arrangé les choses qu'elle se trouvait, paraît-il, dans le cas de légitime défense. Elle va hériter d'une énorme fortune. Avouez que Dieu est souvent bien indulgent pour les coquines !

Cette dernière phrase s'adressait surtout à Philippe.

Madeleine, frémissante de colère, dit en regardant hautement son oncle : — Dieu se chargera bien de la punir quand il l'entendra. Quant à nous, n'en parlons plus !

Et elle embrassa tendrement Philippe.

— Mais que nous sommes ingrates et oublieuses ! dit alors Viviane, désireuse elle aussi d'effacer cette mauvaise impression. Nous sommes là à nous réjouir égoïstement, sans songer à votre mère, à votre grand-mère, Gilbert, il faut leur envoyer bien vite des dépêches.

— Je l'aurais fait moi-même, chère Viviane, si votre père n'avait eu l'exquise bonté de me conduire auprès de vous tout d'abord. Le curé Gardain et M. Delalande s'en sont chargés.

— Mais ils vont bientôt nous rejoindre ?

— Oui, je les attends, dit l'amiral.

— Et votre père, Gilbert ? interrogea un peu anxieusement Viviane, tout en regardant M. de Montmoran, n'est-il pas à Paris ?

— Ces messieurs sont allés le chercher sur ma prière, déclara gentiment l'amiral. Je suis même étonné qu'il ne soit pas encore ici.

Viviane remercia son père par un joli regard. Puis elle courut à la fenêtre, toute impatiente ; et, au bout d'un instant, elle s'écriait joyeusement :

— Voici ces messieurs !

M. Morel arrivait tout tremblant, M. Delalande et le curé Gardain durent le soutenir pour le faire descendre de voiture.

Il était trop secoué depuis quelques mois, il succombait sous les émotions. Et il était épouvanté à l'idée de paraître devant ce M. de Montmoran, qui lui avait fait exercer son modeste métier, qui l'avait traité poliment, mais un peu dédaigneusement, "qui l'avait payé." Le mépris inconscient que les grandes familles conservent malgré tout pour les gens de condition subalterne, n'allait-il pas rejaillir sur Gilbert ?

Si l'on allait humilier Gilbert dans son père ?

— Et vous m'affirmez, demandait-il craintivement, tantôt à M. Delalande, tantôt à Roger Gardain, que c'est bien M. de Montmoran ?

— Oui, lui-même ! C'est lui-même qui nous a priés d'aller vous chercher !

Et, malgré cette assurance, M. Morel ne montait que bien timidement l'escalier de l'hôtel, baissant les yeux comme pour voir les marches.

Aussi, quelle délicieuse surprise lorsque à mi-chemin, il se sentit soudainement entouré, embrassé avec la plus respectueuse tendresse.

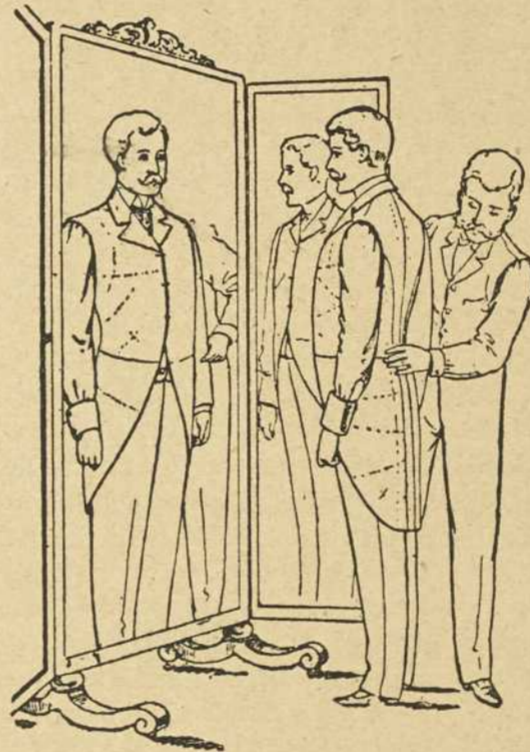
Viviane s'était précipitée au-devant de lui et disait :

— Mon père, vous manquiez à notre bonheur !

Alors, il eut le courage de relever la tête ; son fils était aussi auprès de lui. Et il entra ainsi dans le cabinet de l'amiral.

M. de Montmoran venait au-devant de lui, les deux mains tendues, il les lui serra avec une poignante émotion. Et puis, ce fut le tour de Philippe, le tour de Mme de Montmoran, le tour de Madeleine ; chacun, comprenant ses appréhensions, rivalisait de gentillesse pour l'accueillir.

(A suivre.)



ARTHUR PELTIER

Tailleur-Fashionable

Les meilleures coupes et les dernières modes du printemps

GRAND CHOIX D'ETOFFES DE SAISON

1837 Rue Ste-Catherine

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 RUE CRAIG, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

Circulaires, Livres,

Brochures, Pamphlets,

Affiches, Programmes,

Cartes de visite, Cartes d'affaires

Entêtes de comptes, Pancartes,

Annonces d'encan, Etiquettes,

Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

CIGARES ET CIGARETTES

Crème de la Crème
et La Fayette

En vente dans tout magasin de la ville.
Faites-en l'essai et convainquez-vous que
vous fumez ce qu'il a de mieux.

Manufacturés par - J. M. FORTIER, Montréal

Flanelles de Fantaisie
Flanelles Grises, etc., etc.

A REDUCTION

Couvertes grises, bonne grandeur, \$1.75 la paire
Couvertes blanches, 1.85 "
Couvertes blanches, extra, 2.75 "

Manteaux! Manteaux!

La maison HAMILTON ne peut pas être surpassée ni en prix ni en valeur pour

MANTEAUX D'ENFANTS
MANTEAUX DE JEUNES FILLES
MANTEAUX DE DAMES

Notre département est le plus considérable, le mieux assorti de la ville, et la marchandise est marquée au plus bas prix possible.

Nous faisons UNE SPÉCIALITÉ DES MANTEAUX IMPORTÉS; nous les achetons directement des meilleures maisons d'Europe.

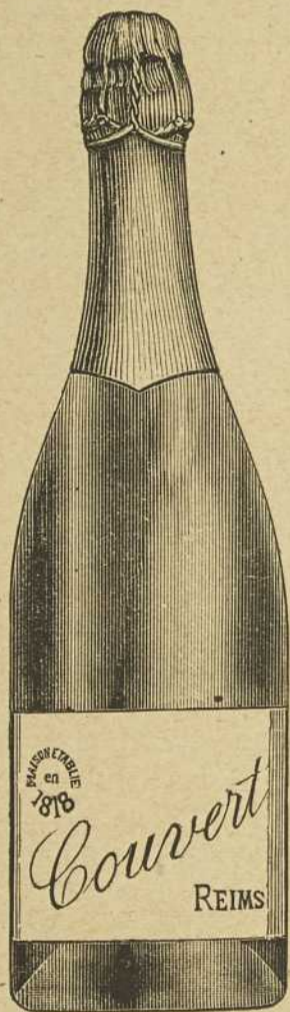
UNE VISITE EST SOLLICITÉE

HENRY & N. E. HAMILTON

Coin St-Jacques et Carré Victoria

Champagne Couvert

Exigez le Champagne de cette marque de vos fournisseurs!



Un des meilleurs importés au Canada. Essayez-le!

EN VENTE PARTOUT

... EN GROS CHEZ ...

LAPORTE, MARTIN & CIE

Montréal, seuls agents

Primes du "Samedi"

COUPON No 47

10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour une montre; 10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour un bracelet en argent solide; 5 coupons consécutifs, avec 50 centins, pour un bracelet d'une valeur de \$2; 1 coupon, avec 25 centins, pour une épinglette pour homme ou dame.

— NUMÉRO DU —

19 OCTOBRE '95

"Le Monde"

Est un des rares journaux de Montréal qui s'attache à bien

RENSEIGNER SES LECTEURS

et à ne publier que des

NOUVELLES VRAIES

"LE MONDE"

S'adresse a toutes les classes bien pensantes

Il suffit de le lire une fois pour l'adopter de préférence.



"Un Excellent Journal"

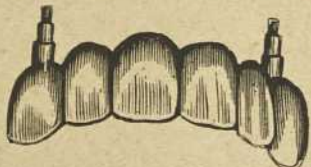
Parlant de l'excellent journal anglo-allemand,

THE REVIEW

de Chicago, *La Vérité* s'exprime comme suit: "Nous engageons ceux de nos lecteurs qui veulent suivre l'idée allemande en Amérique et qui ne peuvent pas lire l'allemand, de s'abonner à ce journal, *The Review*, dont l'éditeur est M. Arthur Preuss. Adresse, 145 Schiller Street, Chicago, Ill. Prix de l'abonnement, \$1.50 par année."
—De la *Vérité*, Québec, 31 août 1895.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSES SANS PALAIS

S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

THEATRE ROYAL

Semaine commençant lundi, le 14 octobre.
Après-midi et soir.

Mr EUGENE O'ROURKE

SUPPORTÉ PAR

Mlle **BETTINA GERARD**

Et une excellente compagnie dans

"Wicklow Postman"

Joué pendant 20 semaines au "Théâtre de la 14me Rue", à New-York.

Deux Chars de Decors

Admission: 10c, 20c et 30c. Sièges réservés 10c extra. Plan de la salle au théâtre de 9 hrs du matin à 10 hrs du soir.

Semaine prochaine: *Hoss & Hoss*.

VOULEZ-VOUS RIRE ?

OUI—Eh bien

ABONNEZ-VOUS ... AU ... CANARD

Journal Humoristique Illustré

Abonnement: - 50 Centins

Payable d'avance

S'adresser à

A. P. PIGEON

ADMINISTRATEUR

1786 RUE STE-CATHERINE

MONTREAL

QUEEN'S THEATRE

Semaine commençant lundi le 21 octobre.
Matinées mercredi et samedi.

LE CÉLÈBRE ACTEUR

ROBERT MANTELL

DANS LE RÉPERTOIRE SUIVANT:

Lundi, Mardi, Mercredi et Samedi soirs:
THE CORSICAN BROTHERS

Mercredi matinée:
THE HUSBAND

Jeudi soir et Samedi matinée:
MONBARS

Vendredi soir:
PARRHSSONS

Pas d'avance de prix: 25c, 50c, 75c et \$1.00.
Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 heures du matin à 10 heures du soir; chez Shaw, 228 rue St-Jacques; chez Sheppard et aux hôtels.

Venant: Bancroft—L'Homme Mystère d'Angleterre.

NOUVELLE ÉDITION DU

JEU DE POKER!

10 CENTS LE VOLUME, 10 CENTS

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

10 CENTS LE VOLUME, 10 CENTS

Franc de port.

Le "Samedi," 516 rue Craig

MONTREAL

LA Société Artistique Canadienne

210 RUE SAINT-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

23 Octobre '95

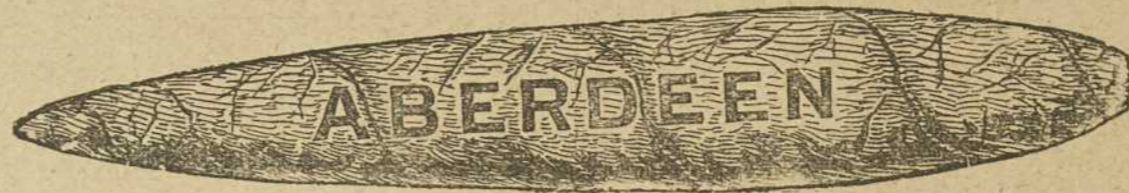
BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION } Le Numéro 83,130 a gagné le prix de \$1,000.
DU } Do 88,651 do 400.
2 OCTOBRE } Do 66,408 do 150.

La liste complète des autres 2,848 prix est fournie gratuitement en s'adressant au bureau de la Société.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE

Mai 12-95

1200, 1202 et 1204 Rue St-Laurent, Montreal

VIN DE VIAL
 PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
 Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
 Aliment Indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES,
 Longues convalescences et tout état de
 langueur caractérisé par la perte de l'appétit et
 des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
 ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
 S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
 Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

BUTTE AUX VENTS
EAU MINÉRALE
 Propriété de VARENNES
 GASP. MASSUE
 Seul Agent et Embouteilleur
ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau
 MONTREAL

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ SIROP
AUX DU
ENFANTS D^R GODERRE

Laurentian Baths

 COR. C. AIG & BEAUDRY STREETS.

BAIN RUSSE
 " **TURC**
 " **PRIVÉ**

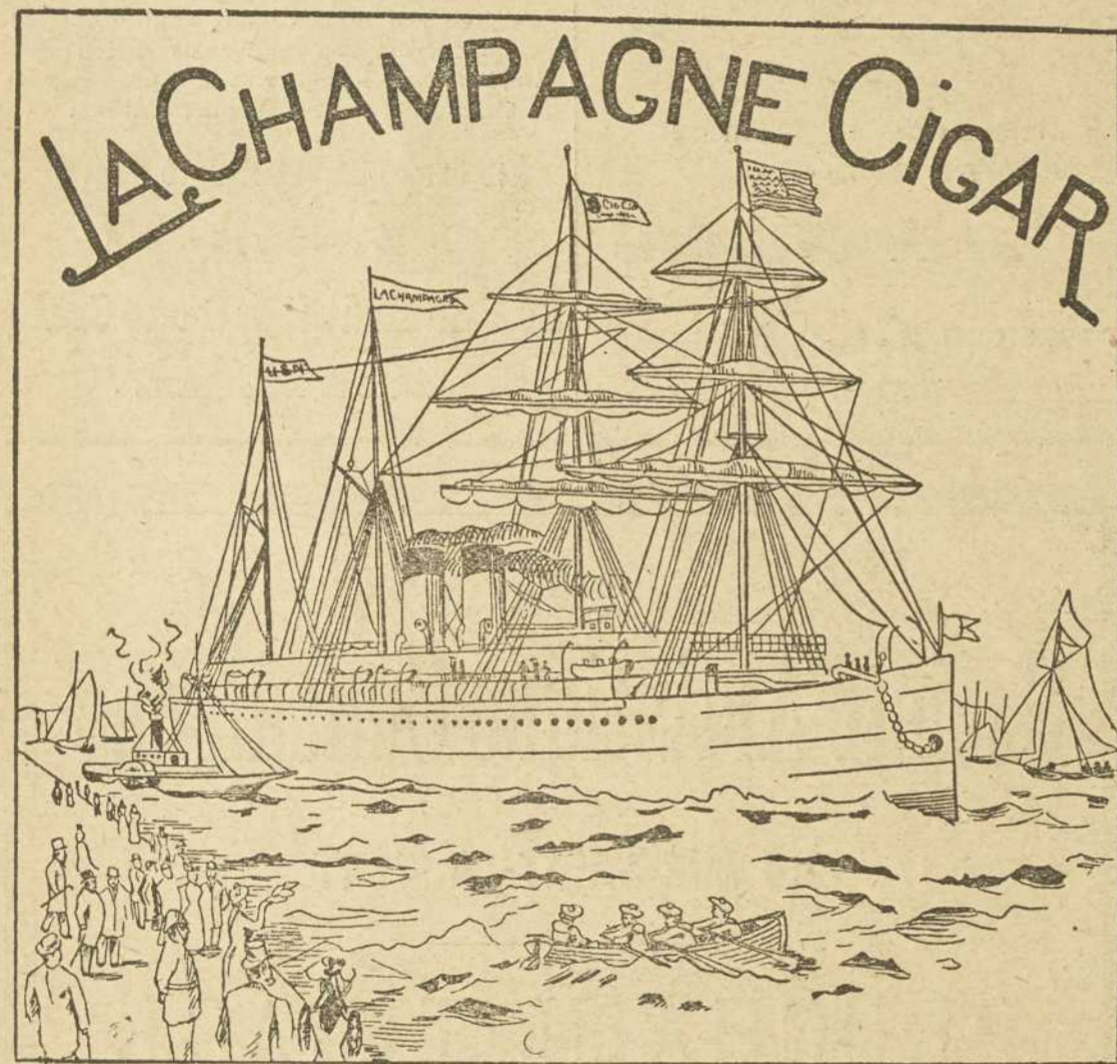
LEÇONS DE NATATION

Ouvert depuis 6 hrs A. M. a 10 hrs P. M.
 Dimanche, 6 hrs A. M. a 10 hrs A. M.

POIRIER, BESSETTE & CIE
 IMPRIMEURS

516 Rue Craig, Montréal.

Impressions de toutes sortes exécutées
 avec soin et promptitude.



Petit Duc, La Fine Champagne, La Champagne R. V. B.

6 Jan 96.

LE VIDO

Le **Vido** est une eau composée de plantes aromatiques et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amollissent puissamment les callosités.
 Le **Vido** guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides. *Gratuit notre livret sur la beauté*

THE MONTREAL CHEMICAL CO.
 216 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

POUR
GUERISON CERTAINE
 DE TOUTES
 Affections bilieuses,
 Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.
 oct. 18-94

ANALYSE INTÉRESSANTE

De M. JOSEPH BEMROSE, F.C.S., F.I.C., Chimiste
 Analyste, Membre de la Société des Analystes, Membre
 de la Société Pharmaceutique de Londres.

Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires
 de Montréal (Limitée)

MESSEURS - J'ai terminé l'analyse du Cognac **JOCKEY CLUB**
 Carte Or V. S. O. P. et je vous en soumetts les résultats suivants:

GRAVITÉ SPÉCIFIQUE 0 935

Alcool de raisin.....pour cent.....	41.950
Total des matières solides.....pour cent.....	1.903
Eau par différence.....pour cent.....	56.147

100 000

DÉTAIL DES MATIÈRES SOLIDES :

Acide acétique.....pour cent.....	0.017
Acide tartrique.....pour cent.....	0.330
Sucre.....pour cent.....	0.673
Cendres.....pour cent.....	0.812
Ethers odoriférants.....pour cent.....	Un soupçon
Alcool amylique ou méthylique.....	Aucun
(et par conséquent pas d'alcool impur)	
Caramel ou sucre brûlé.....	Aucun
Cayenne.....	Aucun
Acide sulfurique.....	Aucun

Cette analyse démontre que ce Cognac est sain et tout a fait approprié aux usages médicaux. **J. BEMROSE, Analyste.**

Cette analyse est d'autant plus concluante que M. Bemrose est très apprécié dans le corps médical pour ses capacités techniques et son intégrité absolue.

En conséquence les consommateurs doivent toujours éviter d'acheter un Cognac d'une marque inconnue ou souvent falsifié qu'on leur offre au même prix que le pur Brandy **JOCKEY CLUB V. S. O. P.** qui se vend à \$1.25 la bouteille dans toutes les bonnes maisons de vins et d'épicerie.

Les détailliers qui manquent en stock de cet excellent Cognac apprécié par les consommateurs le trouveront dans toutes les bonnes maisons de gros ou chez les agents pour le Canada.

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires de Montréal (Limitée)
 87 et 89 RUE ST-JACQUES, MONTREAL